L'Initiation

ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE

Revue fondée en 1888 par PAPUS (Dr Gérard ENCAUSSE)

Directeur et Rédacteur en Chef

Dr Philippe ENCAUSSE

— 1952 —

SOMMAIRE



42e Année — N° 2
(Nouvelle série)

Trimestriel. - **5 F**
Avril-Mai-Juin 1968

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner rempli et signé à ORDRE MARTINISTE (Revue l'INITIATION)

46, Boulevard du Montparnasse, PARIS (XVe)

Compte Chèques Postaux : PARIS 17 144 83

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de un an, à dater du premier numéro de l'année en cours, à

L'Initiation

Je vous remets	en espèces mandat chèque	la somme de ....

Abonnement	France	**15 F**
	Etranger	**18 F**
Sous pli fermé	France	**18 F**
	Etranger	**20 F**

(Rayer les mentions inutiles)

Nom .... *Prénom* ....

Adresse ....

Le .... 196....

Signature.

Pour l'année 1968 — 1 numéro par trimestre :

Abt. normal ... 15 F — Etranger ...... 18 F

Sous pli fermé :

France .... 18 F — Etranger ...... 20 F

Le Directeur-Gérant : Philippe ENCAUSSE, 46, boulevard du Montparnasse, Paris-15e
Cert. d'inscr. à la Csion paritaire du papier de presse du 6-2-53 no 26/285
Imp. Bosc Frères, Lyon - Dépôt légal 2e trim. 1968 no 4464

L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION ESOTERIQUE TRADITIONNELLE

46, Boulevard du Montparnasse, Paris-15e
FRANCE (75)



Dépositaire Général : A. VILLAIN - Les Editions Traditionnelles (Ancienne Librairie CHACORNAC Frères) 11, quai St-Michel, Paris-Ve - Tél. : ODE. 03-32 - C.C.P. : PARIS 568-71

IN MEMORIAM...



Nous demandons à tous nos SS ::: et FF ::: d'avoir une pensée pour notre cher et regretté Georges CREPIN, décédé le 25 mai 1962. Merci à tous ! (Ph. E.)

Accusés d'être des diables par les uns, des cléricaux par les autres, et des magiciens noirs ou des aliénés par la galerie, nous resterons simplement des chevaliers fervents du Christ, des ennemis de la violence et de la vengeance, des synarchistes (1) résolus, opposés à toute anarchie d'en haut ou d'en bas, en un mot des Martinistes.

PAPUS.

PENSÉES DE PAPUS

Fondateur de l'Ordre Martiniste, sur la divinité de N. S. le Christ-Jésus

« La Prière est le grand mystère et peut, pour celui qui perçoit l'influence du Christ, Dieu venu en chair, permettre de recevoir les plus hautes influences en action dans le Plan divin. »



« Se souvenir que toute la puissance invisible vient du Christ, Dieu venu en chair à travers tous les plans, et ne jamais entrer, dans l'invisible, en relations avec un être astral ou spirituel ne confessant pas le Christ de cette manière. »

(Traité élémentaire de Science Occulte, 1903, p. 543).



... « C'est à Saint-Martin lui-même que l'Ordre est redevable, non seulement du sceau, mais encore du nom mystique du Christ qui orne tous les documents officiels du Martinisme. »

« Il faut vraiment la mauvaise foi d'un clérical pour venir prétendre que ce nom sacré se rapporte à une autre personne que N.-S. Jésus-Christ, le Verbe divin créateur. »

(Martinésisme, Willermosisme, MARTINISME et Franc-Maçonnerie, 1899, p. 29).

---

(1) Il s'agit de la Synarchie de SAINT-YVES D'ALVEYDRE, l'un des Maîtres de PAPUS, et non de la Synarchie dite « d'Empire » (Ph. ENCAUSSE).

Louis-Claude de SAINT-MARTIN

DIX PRIÈRES

publiées par Robert AMADOU

Il n'est pas rare qu'un Frère ou une Sœur martiniste, soucieux de diriger sa marche spirituelle au plus près des orientations fournies par le Philosophe Inconnu, *demande sur quelles formules de prières il est, à cette fin, loisible de s'appuyer. Certes, les Frères et les Sœurs martinistes n'ignorent ni le Notre Père, que N.S.J.C. enseigna lui-même aux hommes, ni les Psaumes divinement inspirés ! Mais ils souhaitent prendre leur élan ou soutenir leur progrès par des textes à la fois didactiques et exaltants. Ils aimeraient prier, en somme, comme priait Louis-Claude de Saint-Martin, selon son cœur et selon son intelligence. Or, Louis-Claude de Saint-Martin a composé des prières ; ces prières répondent exactement aux vœux des martinistes, que nous rappelions à l'instant. Elles instruisent leurs lecteurs de la voie cardiaque, l'y engagent et l'aident à s'imprégner de ce « magisme » divin, en quoi réside, selon Saint-Martin, l'essence de l'oraison (*).*

Mais ces prières sont quasi inconnues. L'Initiation *les met, dans le présent numéro, à la disposition de tous les « hommes de désir. »*

Ph. ENCAUSSE.

AVERTISSEMENT

A. — Les dix « Prières tirées d'un manuscrit de M. Saint-Martin » (1) qui sont imprimées ci-après ont été publiées pour la première fois par Nicolas Tournyer, petit-cousin, héritier et disciple assez borné du *Philosophe Inconnu,* au tome second des *Œuvres posthumes* de celui-ci (2).

(*) Cf. l'*Initiation* Janvier-Février-Mars 1968 : « Prier avec Louis-Claude de Saint-Martin », par Robert AMADOU.

(1) *Sic.* Mais à la table, p. 484, on lit : « Prières tirées d'un manuscrit de Mr de Saint-Martin ». Le manuscrit en cause n'a pas été retrouvé à ce jour.

(2) Tours, Létourmy, 1807. Cf. pp. 444-482.

A notre connaissance, ces prières n'ont jamais été rééditées. Mais une version anglaise intégrale en a été établie sur l'original français, et publiée par A.E. Waite (3).

B. — La critique externe, informée des circonstances où furent compilées et publiées les *Œuvres posthumes*, et la critique interne, sensible à la marque évidemment saint-martinienne du fond et de la forme des dix prières, s'accordent pour en garantir l'authenticité.

C. — En revanche, la date de leur rédaction demeure incertaine. Je ne connais aucun lieu où Saint-Martin allègue ces textes et ceux-ci ne fournissent aucun repère chronologique précis.

Cependant, ces pages manifestent, me semble-t-il, une conception et une expérience de la vie intérieure en général et de son caractère sophianique en particulier, telles que je les crois fermement postérieures à la découverte que Saint-Martin fit de Jakob Bœhme. *Grosso modo*, je daterais donc les prières en cause des années 1790-1803. La pensée et le style rappellent certes ceux de *l'Homme de désir* (1790) et du *Nouvel homme* (1792). Mais ils me paraissent contemporains de la correspondance avec Kirchberger (1792-1799). Ici et là des expressions identiques ou similaires se retrouvent. Si j'osais pousser l'approximation, ce serait pour avouer que le théosophe auquel on doit ces oraisons magnifiques me semble très avancé dans sa carrière, écrivant plutôt atentour 1800. Mais l'hypothèse n'est qu'intuitive.

D. — Nous procurons le texte intégral des dix prières d'après l'édition originale. Les nombres en chiffres romains, qui désignent respectivement les dix prières, appartiennent à cette première édition, et je suis tenté de croire qu'ils figuraient dans le manuscrit autographe.

Quelques fautes typographiques ont été corrigées.

L'orthographe et la ponctuation de l'original ne sont pas conformes aux usages de Saint-Martin ; ce sont ceux de l'éditeur et de l'imprimeur, qui publiaient en 1807. Il n'y avait aucune raison d'en embarrasser le lecteur du XXe siècle. Nous avons donc régulièrement modernisé l'une et l'autre.

Toutefois, afin de faciliter la lecture muette et assimilatrice, non moins qu'une éventuelle lecture à haute voix, solitaire ou en groupe, on a maintenu un grand nombre de virgules que la grammaire d'aujourd'hui jugerait superflues, mais qui ne sont jamais déroutantes, bien au contraire.

---

(3) Cf. *The Life of Louis Claude de Saint-Martin the Unknown Philosopher and the Substance of his Transcendental Doctrine*, Londres, Ph. Wellby, 1901, pp. 417-432, sous le titre : « Prayers of Saint-Martin ».

E. — Saint-Martin était nourri de la Bible. Ses prières l'évoquent en cent endroits : par un mot, par une image, par une idée.

Mais, en quelques lieux, le *Philosophe Inconnu* allègue explicitement une péricope scripturaire. Il a paru utile de fournir la référence de ces passages :

I, lignes 18-19. Cf. *Prov.*, XIV, 33.
I, lignes 21-22. Cf. *Bar.*, II, 17 ; *Ps.* CXIV, 17.
V, lignes 47-48. Cf. *Num.*, XXIV, 17.
VI, lignes 5-7. Cf. *I Reg.*, XIV, 1 *ss.*
VIII, lignes 15-17. Cf. *Lc.*, XV, 8-9.
X, lignes 55-57. Cf. *Lc.*, VII, 47.

R.A.

I.

Source éternelle de tout ce qui est, toi qui envoies aux prévaricateurs des esprits d'erreur et de ténèbres qui les séparent de ton amour, envoie à celui qui te cherche un esprit de vérité qui le rapproche de toi pour jamais. Que le feu de cet esprit consume en moi jusqu'aux moindres traces du vieil homme, et qu'après l'avoir consumé, il fasse naître de cet amas de cendres, un nouvel homme sur qui ta main sacrée ne dédaigne plus de verser l'onction sainte. Que ce soit là le terme des longs travaux de la pénitence, et que ta vie universellement *une* transforme tout mon être dans l'unité de ton image, mon cœur dans l'unité de ton amour, mon action dans une unité d'œuvres de justice, et ma pensée dans une unité de lumières. Tu n'imposes à l'homme de grands sacrifices que pour le forcer à chercher en toi toutes ses richesses et toutes ses jouissances, et tu ne le forces à chercher en toi tous ces trésors, que parce que tu sais qu'ils sont les seuls qui puissent le rendre heureux, et que tu es le seul qui les possède, qui les engendre et qui les crée. Oui, Dieu de ma vie, ce n'est qu'en toi que je peux trouver l'existence et le sentiment de mon être. Tu as dit aussi que *c'était dans le cœur de l'homme que tu pouvais seulement trouver ton repos ;* n'interromps pas un instant ton action sur moi, pour que je puisse vivre, et en même temps pour que ton nom puisse être connu des nations : tes prophètes nous ont enseigné que les morts ne pouvaient te louer ; ne permets donc jamais à la mort de m'approcher : car je brûle de rendre ta louange immortelle, je brûle du désir que le soleil éternel de la vérité ne puisse reprocher au cœur de l'homme d'avoir apporté le moindre nuage et causé la moindre interruption dans la plénitude de ta splendeur. Dieu de ma vie, toi que l'on prononce et tout s'opère, rends à mon être ce que tu lui avais donné dans son origine, et je manifesterai ton nom aux nations, et elles rapprendront que toi seul es leur Dieu et la vie essentielle, comme le mobile et le mouvement de tous les êtres. Sème tes

désirs dans l'âme de l'homme, dans ce champ qui est ton domaine et que nul ne peut te contester, puisque c'est toi qui lui as donné son être et son existence. Sèmes-y tes désirs, afin que les forces de ton amour l'arrachent en entier aux abîmes qui le retiennent et qui voudraient l'engloutir pour jamais avec eux. Abolis pour moi la région des images ; dissipe ces barrières fantastiques qui mettent un immense intervalle et une épaisse obscurité entre ta vive lumière et moi, et qui m'obombrent de leurs ténèbres. Approche de moi le caractère sacré et le sceau divin dont tu es le dépositaire, et transmets jusqu'au sein de mon âme le feu qui te brûle, afin qu'elle brûle avec toi, et qu'elle sente ce que c'est que ton ineffable vie et les intarissables délices de ton éternelle existence. Trop faible pour supporter le poids de ton nom, je te remets le soin d'élever en entier l'édifice, et d'en poser toi-même les premiers fondements au centre de cette âme que tu m'as donnée pour être comme le chandelier qui porte la lumière aux nations, afin qu'elles ne restent pas dans les ténèbres. Grâces te soient rendues, Dieu de paix et d'amour ! grâces te soient rendues de ce que tu te souviens de moi, et de ce que tu ne veux pas laisser languir mon âme dans la disette ! Tes ennemis auraient dit que tu es un père qui oublie ses enfants, et qui ne peut pas les délivrer.

II.

J'irai vers toi, Dieu de mon être ; j'irai vers toi, tout souillé que je suis ; je me présenterai devant toi avec confiance. Je m'y présenterai au nom de ton éternelle existence, au nom de ma vie, au nom de ta sainte alliance avec l'homme ; et cette triple offrande sera pour toi un holocauste d'agréable odeur sur lequel ton esprit fera descendre son feu divin pour le consumer et retourner ensuite vers ta demeure sainte, chargé et tout rempli des désirs d'une âme indigente qui ne soupire qu'après toi. Seigneur, Seigneur, quand entendrai-je prononcer au fond de mon âme, cette parole consolante et vive avec laquelle tu appelles l'homme par son nom, pour lui annoncer qu'il est inscrit dans la milice sainte, et que tu veux bien l'admettre au rang de tes serviteurs ? Par la puissance de cette parole sainte, je me trouverai bientôt environné des mémorials éternels de ta force et de ton amour, avec lesquels je marcherai hardiment contre tes ennemis, et ils pâliront devant les redoutables tonnerres qui sortiront de ta parole victorieuse. Hélas, Seigneur, est-ce à l'homme de misère et de ténèbres à former de pareils vœux et à concevoir de si superbes espérances ! Au lieu de pouvoir frapper l'ennemi, ne faut-il pas qu'il songe lui-même à en éviter les coups ? Au lieu de paraître, comme autrefois, couvert d'armes glorieuses, n'est-il pas réduit comme un objet d'opprobre, à verser des pleurs de honte et d'ignominie dans les profondeurs de sa retraite, n'osant pas même se montrer au jour ? Au lieu de ces chants de triomphe qui autrefois devaient le suivre et accompagner ses conquêtes, n'est-il pas condamné à ne se faire entendre que par des soupirs et

par des sanglots ? Au moins, Seigneur, fais-moi une grâce, c'est que toutes les fois que tu sonderas mon cœur et mes reins, tu ne les trouves jamais vides de tes louanges et de ton amour ; je sens, et je voudrais ne jamais cesser de sentir, que ce n'est point assez du temps entier pour te louer ; et que, pour que cette œuvre sainte soit accomplie d'une manière qui soit digne de toi, il faut que tout mon être soit saisi et mû par ton éternité ; permets donc, ô Dieu de toute vie et de tout amour, permets à mon âme de chercher à fortifier sa faiblesse dans ta puissance ; permets-lui de former avec toi une ligue sainte qui me rende invincible aux yeux de mes ennemis, et qui me lie tellement à toi par les vœux de mon cœur et du tien, que tu me trouves toujours aussi ardent et aussi empressé pour ton service et pour ta gloire, que tu l'es pour ma délivrance et pour mon bonheur.

III.

Epoux de mon âme, toi par qui elle a conçu le saint désir de la sagesse, viens m'aider toi-même à donner la naissance à ce fils bien-aimé que je ne pourrai jamais trop chérir. Dès qu'il aura vu le jour, plonge-le dans les eaux pures du baptême de ton esprit vivifiant, afin qu'il soit inscrit sur le livre de vie, et qu'il soit reconnu pour jamais comme étant au nombre des fidèles membres de l'Eglise du Très-Haut. En attendant que ses faibles pieds aient la force de le soutenir, prends-le dans tes bras comme la mère la plus tendre, et préserve-le de tout ce qui pourrait lui nuire. Epoux de mon âme, toi que l'on ne connaît jamais, si l'on n'est humble, je rends hommage à ta puissance, et je ne veux pas confier à d'autres mains que les tiennes, ce fils de l'amour que tu m'as donné. Soutiens-le toi-même, lorsqu'il commencera à former ses premiers pas. Quand il sera dans un âge plus avancé et susceptible de l'entendre, instruis-le de l'honneur qu'il doit à son père, pour qu'il obtienne de longs jours sur la terre ; inspire-lui le respect et l'amour pour la puissance et les vertus de celui qui lui a donné l'être. Epoux de mon âme, inspire-moi la première à nourrir continuellement ce fils chéri de ce lait spirituel que tu formes toi-même dans mon sein ; que je ne cesse de contempler dans mon fils l'image de son père, et dans son père l'image de mon fils, et de tous ceux que tu peux engendrer en moi dans le cours non-interrompu de toutes les éternités. Epoux de mon âme, toi que l'on ne connait jamais, si l'on n'est sanctifié, sers à la fois de mentor et de modèle à ce fils de ton esprit, afin que dans tous les temps et dans tous les lieux, ses œuvres et son exemple annoncent et manifestent sa céleste origine ; tu poseras ensuite toi-même sur sa tête la couronne de gloire, et il sera pour les peuples un monument éternel de la majesté de ton nom. Epoux de mon âme, telles sont les délices que tu prépares à ceux qui t'aiment et qui cherchent à s'unir à toi. Périsse à jamais celui qui me presserait de rompre notre sainte alliance ! Périsse à jamais celui qui voudrait m'engager à te préférer un autre époux ! Epoux de mon âme, prends-moi toi-même pour ton propre fils ; que lui et moi nous ne fassions qu'un à tes

yeux, et verse abondamment sur l'un et sur l'autre, les grâces que nous ne pouvons tous deux recevoir que de ton amour. Je ne puis plus vivre, si tu n'accordes à la voix de mon fils et à la mienne de s'unir ensemble pour chanter éternellement tes louanges, et pour que nos cantiques soient comme des fleuves intarissables engendrés sans cesse par le sentiment de tes merveilles et de ton ineffable puissance.

IV.

Seigneur, comment oserais-je me regarder un instant sans frissonner d'horreur sur ma misère ! J'habite au milieu de mes propres iniquités qui sont les fruits de mes abus dans tous les genres, et qui sont devenus comme mon vêtement ; j'ai abusé de toutes mes lois, j'ai abusé de mon âme, j'ai abusé de mon esprit, j'ai abusé et j'abuse journellement de toutes les grâces que ton amour ne cesse journellement de répandre sur ton ingrate et infidèle créature. C'est à toi que je devais tout offrir et tout sacrifier, et je ne devais rien offrir au temps qui est devant tes yeux, comme les idoles, sans vie et sans intelligence, et cependant je ne cesse d'offrir tout au temps, et rien à toi ; et par là je me précipite d'avance dans l'horrible abîme de la confusion qui n'est occupée qu'au culte des idoles, et où ton nom n'est pas connu. J'ai fait comme les insensés et les ignorants du siècle qui emploient tous leurs efforts pour anéantir les redoutables arrêts de la justice, et faire en sorte que cette terre d'épreuve que nous habitons, ne soit plus à leurs yeux une terre d'angoisse, de travail et de douleur. Dieu de paix, Dieu de vérité, si l'aveu de mes fautes ne suffit pas pour que tu me les remettes, souviens-toi de celui qui a bien voulu s'en charger et les laver dans le sang de son corps, de son esprit et de son amour ; il les dissipe et les efface, dès qu'il daigne en faire approcher sa parole. Comme le feu consume toutes les substances matérielles et impures, et comme ce feu qui est son image, il retourne vers toi avec son inaltérable pureté, sans conserver aucune empreinte des souillures de la terre. C'est en lui seul et par lui seul que peut se faire l'œuvre de ma purification et de ma renaissance ; c'est par lui seul que ta majesté sainte peut contempler l'homme ; et c'est pour cela que tu veux opérer notre guérison et notre salut, puisqu'en employant les yeux de son amour qui purifie tout, tu ne vois plus dans l'homme rien de difforme, tu n'y vois plus que cette étincelle divine qui te ressemble et que ta sainte ardeur attire perpétuellement à elle comme une propriété de ta divine source. Non, Seigneur, tu ne peux contempler que ce qui est vrai et pur comme toi ; le mal est inaccessible à ta vue suprême. Voilà pourquoi l'homme méchant est comme l'être dont tu ne te souviens plus, et que tes yeux ne sauraient fixer, puisqu'il n'a plus aucun rapport avec toi ; et voilà cependant cet abîme d'horreur où je n'ai pas craint de faire mon séjour. Il n'y a pas d'autre alternative pour l'homme : s'il n'est perpétuellement plongé dans l'abîme de ta miséricorde, c'est l'abîme du péché et de la misère qui l'inonde ; mais aussi, il n'a pas plutôt détourné son cœur et ses regards de cet

abîme d'iniquité, qu'il retrouve cet océan de miséricorde dans lequel tu fais nager toutes tes créatures. C'est pourquoi je me prosternerai devant toi dans ma honte et dans le sentiment de mon opprobre ; le feu de ma douleur desséchera en moi l'abîme de mon iniquité, et alors il n'existera plus pour moi que le royaume éternel de ta miséricorde.

V.

Ote-moi ma volonté, Seigneur, ôte-moi ma volonté ; car si je peux un seul instant suspendre ma volonté devant toi, les torrents de ta vie et de ta lumière entreront en moi avec impétuosité, comme n'y ayant plus d'obstacle qui les arrête. Viens m'aider toi-même à briser ces funestes barrières qui me séparent de toi ; arme-toi contre moi-même, afin que rien en moi ne résiste à ta puissance, et que tu triomphes en moi de tous tes ennemis et de tous les miens, en triomphant de ma volonté. O principe éternel de toute joie et de toute vérité, quand est-ce que je serai renouvelé au point de ne me plus apercevoir moi-même que dans la permanente affection de ta volonté exclusive et vivifiante ? Quand est-ce que les privations en tout genre me paraîtront un profit et un avantage, en ce qu'elles me préservent de tous les esclavages, et me laissent plus de moyens de me lier à la liberté de ton esprit et de ta sagesse ? Quand est-ce que les maux me paraîtront une faveur de ta part, comme autant d'occasions de remporter des victoires, et de recevoir de ta main les couronnes de gloire que tu distribues à tous ceux qui combattent en ton nom ? Quand est-ce que tous les avantages et les joies de cette vie, me paraîtront autant de pièges que l'ennemi ne cesse de nous dresser pour établir dans nos cœurs un Dieu de mensonge et de séduction, en place du Dieu de paix et de vérité qui devrait toujours y régner ? Enfin, quand est-ce que le saint zèle de ton amour et l'ardeur de mon union avec toi me domineront jusqu'à donner avec délices ma vie, mon bien-être, et toutes les affections étrangères à ce but exclusif de l'existence de l'homme qui est ta créature, et que tu as chéri jusqu'à vouloir l'aider par ton exemple, en te donnant toi-même tout entier pour lui. Non, Seigneur, celui qui n'est pas emporté par ce saint dévouement n'est pas digne de toi, et il n'a pas encore fait le premier pas dans la carrière. La connaissance de ta volonté et le soin du serviteur fidèle de ne jamais s'en séparer un seul instant, voilà l'unique et véritable lieu de repos pour l'âme de l'homme ; il ne peut en aborder sans être sur le champ rempli de délices, comme si tout son être était renouvelé et revivifié dans toutes ses facultés, par les sources de ta propre vie ; il ne peut s'en écarter, sans se voir sur le champ livré à toutes les horreurs de l'incertitude, des dangers et de la mort. Hâte-toi, Dieu de consolation, Dieu de puissance ; hâte-toi de faire descendre dans mon cœur un de ces purs mouvements de ta volonté sainte et invincible. Il ne faut qu'un seul de ces mouvements divins pour établir en moi le règne de ton éternité, et pour résister constamment et universellement à toutes les volontés étrangères qui viendraient se réunir pour le combattre dans

mon âme, dans mon esprit et dans mon corps. C'est alors que je m'abandonnerai à mon Dieu dans la douce effusion de ma foi, et que je publierai ses merveilles. Les hommes ne sont pas dignes de tes merveilles, ni de contempler la douceur de ta sagesse et la profondeur de tes conseils ! Mais suis-je digne moi-même de prononcer de si beaux noms, vil insecte que je suis, et qui ne mérite que les vengeances de la justice et de la colère ? Seigneur, Seigneur, fais reposer un instant sur moi l'étoile de Jacob, et ta sainte lumière s'établira dans ma pensée, comme ta volonté pure dans mon cœur.

VI.

Ecoute, mon âme, écoute, et console-toi dans ta détresse : Il y a un Dieu puissant qui veut se charger du soin de guérir toutes les plaies. Il est le seul, oui, il est le seul qui ait ce suprême pouvoir, et il ne l'exerce qu'envers ceux qui l'en reconnaissent comme le possesseur et comme le jaloux administrateur. Ne va point à lui sous un déguisement comme la femme de Jéroboam, que le prophète Akia accabla de reproches ; vas-y plutôt avec l'humilité et la confiance que doit te donner le sentiment de tes effroyables maux, et de l'universelle puissance de celui qui ne veut point la mort du pécheur, puisque c'est lui qui a créé les âmes. Laisse au temps accomplir sa loi sur toi, dans tout ce qui tient au temps ; n'accélère point son œuvre par tes désordres ; ne la retarde point par tes désirs faux et tes vaines spéculations qui sont le partage de l'insensé. Mais uniquement occupé de ta guérison intérieure et de ta délivrance spirituelle, rassemble soigneusement le peu de forces que chaque degré du temps développe en toi ; sers-toi de ces secrets mouvements de la vie, pour te rapprocher chaque jour de plus en plus de celui qui voudrait déjà te posséder dans son sein, et te faire partager avec lui, la douce liberté d'un être qui jouit pleinement de l'usage de toutes ses facultés, sans jamais connaître aucun obstacle. Dans les moments où ces heureux élans s'empareront de toi, soulève-toi sur ton lit de douleurs, et dis à ce Dieu de miséricorde et de toute-puissance : Jusqu'à quand, Seigneur, laisserez-vous languir dans l'esclavage et dans l'opprobre, cette antique image de vous-même que les siècles ont pu ensevelir sous leurs décombres, mais qu'ils n'ont jamais pu effacer ? Elle a osé vous méconnaître dans ces temps où elle habitait dans la splendeur de votre gloire ; et vous, vous n'avez eu autre chose à faire, que de fermer sur elle l'œil de votre éternité, et dès l'instant elle s'est trouvée plongée dans les ténèbres, comme dans un abîme. Depuis cette lamentable chute, elle est devenue journellement la risée de tous ses ennemis ; ils ne se contentent pas de la couvrir de leurs dérisions ; ils l'infestent de leurs venins ; ils la chargent de chaînes, pour qu'elle ne puisse pas se défendre, et pour qu'ils aient plus de facilité à diriger sur elle leurs flèches empoisonnées. Seigneur, Seigneur, cette longue et humiliante épreuve n'est-elle pas suffisante, pour que l'homme reconnaisse ta justice et rend hommage à ta puissance ? Cet amas infect des dédains et des mépris

de son ennemi, n'a-t-il pas séjourné assez longtemps sur cette image de toi-même pour lui dessiller les yeux, et la convaincre de ses illusions ? Ne crains-tu pas qu'à la fin ces substances corrosives n'effacent entièrement son empreinte, et la rendent absolument méconnaissable ? Les ennemis de ta lumière et de ta sagesse ne manqueraient pas de confondre cette longue chaîne de mes opprobres avec ton éternité même ; ils croiraient que leur règne d'horreur et de désordre est la seule et réelle demeure de la vérité ; ils croiraient l'avoir emporté sur toi et s'être emparé de ton royaume. Ne permets donc pas, ô Dieu de zèle et de jalousie, que ton image soit profanée plus longtemps. Ta propre gloire me touche encore plus que mon propre bonheur qui ne serait pas fondé sur ta propre gloire. Lève-toi de ton trône immortel, de ce trône où repose ta sagesse, et qui est tout resplendissant des merveilles de ta puissance ; entre un instant dans la vigne sainte que tu as plantée de toute éternité ; prends un seul grain de ce raisin vivifiant qu'elle ne cesse de produire ; presse-le de ta main divine, et fais couler sur mes lèvres le jus sacré et régénérateur qui seul peut réparer mes forces ; il humectera ma langue désséchée ; il descendra jusque dans mon cœur ; il y portera la joie avec la vie ; il pénétrera tous mes membres ; il les rendra sains et robustes, et je paraîtrai vif, agile et vigoureux, comme je l'étais le premier jour que je sortis de tes mains. C'est alors que tes ennemis, déçus dans leurs espérances, rougiront de honte, et frissonneront de frayeur et de rage, de voir que leurs efforts contre toi auront été vains, et que ma sublime destinée aura atteint son accomplissement, malgré leurs audacieuses et opiniâtres entreprises. Ecoute donc, ô mon âme, écoute et console-toi dans ta détresse : Il y a un Dieu puissant qui veut se charger du soin de guérir toutes les plaies.

VII.

Je viens me présenter aux portes du temple de mon Dieu, et je ne quitterai point cette humble place de l'indigent, que le père de ma vie ne m'ait distribué mon pain de chaque jour. Le voici qui s'avance, ce pain de chaque jour ; je l'ai reçu, je l'ai goûté, et je veux annoncer sa douceur aux races futures. L'éternel Dieu des êtres ; le titre sacré qu'il a pris pour se faire connaître aux nations visibles et invisibles ; celui qui s'est fait chair ; l'esprit de celui au nom de qui tout doit fléchir le genou au ciel, sur la terre et dans les enfers : voilà les quatre éléments immortels qui composent ce pain de chaque jour. Il se multiplie sans cesse comme l'immensité des êtres qui s'en nourrissent, et à quelque terme que parvienne leur nombre, ils ne pourront jamais en diminuer l'abondance, ni se trouver dans la disette ; ce pain de chaque jour a développé en moi les germes éternels de ma vie, et les a mis à même de faire passer dans mon sang la sève sacrée de mes racines originelles et divines. Les quatre éléments qui le composent ont fait disparaître du chaos de mon cœur les ténèbres et la confusion ; ils y ont rétabli une vivante et sainte lumière, au lieu de la froide

obscurité qui l'enveloppait ; leur force créatrice m'a transformé dans un nouvel être, et je suis devenu le dépositaire et l'administrateur de leurs saints caractères et de leurs signes vivifiants. Alors, pour manifester la gloire de celui qui a choisi l'homme comme son ange et son ministre, je me suis présenté à toutes les régions ; j'ai considéré et comme passé en revue tous les ouvrages de ses mains, et j'ai distribué sur chacun d'eux ces caractères qu'il avait imprimés sur moi pour les transmettre à toutes ses créatures, et pour leur confirmer les propriétés et la puissance du nom qu'elles avaient reçues. Je n'ai point borné mon ministère à agir ainsi sur les ouvrages réguliers de l'éternelle sagesse ; je me suis approché de tout ce qui était difforme, et j'ai laissé tomber sur ces fruits du désordre les signes de justice et de vengeance attachés aux secrets pouvoirs de mon élection. Ceux de ces fruits que j'ai pu arracher à la corruption, je les ai offerts en holocauste au Dieu suprême, et j'ai composé mes parfums des pures louanges de mon esprit et de mon cœur, afin que tout ce qui respire reconnaisse qu'à ce seul Dieu suprême sont dus tous les hommages, toute la gloire et tous les honneurs, comme étant l'unique source de toute puissance et de toute justice ; et je lui ai dit dans les transports de mon amour : Heureux l'homme, puisque tu as bien voulu le choisir pour en faire le siège de ton autorité, et le ministre de ta gloire dans l'univers ! Heureux l'homme, puisque tu as permis qu'il sentît jusque dans les profondeurs de ton essence, la pénétrante activité de ta vie divine ! Heureux l'homme, puisque tu as permis qu'il osât t'offrir un sacrifice de reconnaissance puisé dans le sentiment ineffable de toutes les vertus de ta sainte universalité.

Il ne vous a pas traitées ainsi, puissances terrestres, puissances de l'univers : il vous a rendues les simples agents de ses lois et les forces opérantes de l'accomplissement de ses desseins ; aussi n'y a-t-il pas un être dans la nature, n'y a-t-il pas un être parmi vous qui ne le seconde dans son œuvre, et qui ne coopère à l'exécution de ses plans. Mais il ne s'est point fait connaître à vous comme le Dieu de paix et comme le Dieu d'amour ; et, lors même qu'il vous donna l'existence, vous étiez encore agitées par les suites de la rébellion, puisqu'il recommanda à l'homme de vous soumettre et de vous dominer. Bien moins encore, puissances perverses et corrompues, vous a-t-il traitées avec les mêmes faveurs dont il lui a plu de combler l'homme. Vous n'avez pas su conserver celles qu'il vous accorda par votre origine ; vous avez eu l'imprudence de croire qu'il pouvait y avoir pour vous un plus beau sort, un privilège plus glorieux, que d'être l'objet de sa tendresse, et dès lors vous n'avez plus mérité que d'être l'objet de sa vengeance. C'est l'homme seul à qui il confie les trésors de sa sagesse ; c'est dans cet être, selon son cœur, qu'il a mis toute son affection et tous ses pouvoirs. Il lui a dit en le formant : « Répands sur tout l'univers l'ordre et l'harmonie dont je t'ai permis de puiser les principes dans ma propre source ; il ne peut me connaître que par la régularité de mes œuvres et la fixité de mes lois ; il ne peut être initié dans les mystères de mon sanctuaire ; il n'a en lui que la mesure de mes puissances, c'est à toi de les exercer dans tous ses domaines, puisque c'est par les actes

seuls de mes puissances qu'il peut savoir qu'il y a un Dieu. Pour mes ennemis, lance sur eux tous les traits de ma colère, ils sont encore plus loin de moi que les puissances de la nature, et la sainteté de ma gloire ne me permet plus de me manifester à eux que par le poids de ma justice. Toi seul, homme, toi seul réuniras désormais aux dons de mes puissances et de ma justice, celui de pouvoir sentir les vivantes délices de mon amour, et de les faire partager à ceux qui s'en rendront dignes. C'est pour cela que je t'ai formé seul à mon image et à ma ressemblance ; car l'être qui n'aime point, ne pourrait pas être mon image. C'est de ce trône sacré où je t'ai placé, comme un second Dieu, que je verrai se répandre sur tout ce qui est sorti de mes mains, les divers attributs de mon être, et tu me seras cher au-dessus de toutes mes productions, puisque si je t'ai choisi pour être mon organe universel, il n'y aura plus rien de moi qui ne soit connu. »

Souverain auteur de mon esprit, de mon âme et de mon cœur, sois béni à jamais dans toutes les régions et dans tous les siècles, pour avoir permis que l'homme, cette ingrate et criminelle créature, put recouvrer des vérités aussi sublimes. Il s'en était rendu indigne par son crime ; et, si le souvenir de ton antique et sainte alliance n'eût engagé ton amour à les lui rendre, elles seraient demeurées éternellement perdues pour lui. Louanges et bénédictions à celui qui avait formé l'homme à son image et à sa ressemblance, et qui, malgré tous les efforts et les triomphes des enfers, a su le réhabiliter dans sa splendeur, dans la sagesse et dans les félicités de son origine. Amen.

VIII.

Unissons-nous, hommes de paix, hommes de désirs ; unissons-nous pour contempler dans un saint tremblement l'étendue des miséricordes de notre Dieu, et disons-lui en commun que toutes les pensées des hommes, tous leurs désirs les plus purs, toutes leurs actions les plus régulières, ne pourraient ensemble approcher du moindre acte de son amour. Comment pourrions-nous donc exprimer cet amour, lorsqu'il ne se borne point à des actes particuliers et d'un moment, mais qu'il développe à la fois tous ses trésors, et cela d'une manière constante, universelle et imperturbable. Oui, Dieu de vérité et de charité inépuisable, voilà comment tu en agis journellement avec l'homme ! Qui suis-je ? Un vil amas de dégoûtantes ordures qui ne répandent en moi et autour de moi que l'infection. Eh bien ! c'est au milieu de cette infection que ta main infatigable se plonge sans cesse, pour trier le peu qui reste encore en moi de ces éléments précieux et sacrés dont tu formas mon existence. Telle que cette femme soigneuse qui dans l'Evangile consume sa lumière, pour retrouver la drachme qu'elle a perdue, tu ne cesses de tenir tes lampes allumées, et tu te courbes continuellement jusqu'à terre, espérant toujours que tu vas retrouver dans la poussière cet or pur qui s'est échappé de tes mains. Hommes de paix, comment ne contemplerions-nous pas dans un saint

tremblement l'étendue des miséricordes de notre Dieu ! Nous sommes mille fois plus coupables envers lui, que ces malfaiteurs, selon la justice humaine, qui sont conduits au travers des villes et dans les places publiques, couverts de tous les signes de l'infamie, et que l'on force de confesser hautement leurs crimes aux pieds des temples et de toutes les puissances qu'ils ont méprisées. Nous devrions comme eux, et avec mille fois plus de justice qu'eux, être traînés ignominieusement au pied de toutes les puissances de la nature et de l'esprit ; nous devrions être amenés comme des criminels devant toutes les régions de l'univers, tant visibles qu'invisibles, et recevoir en leur présence, les terribles et honteux châtiments que méritent avec justice nos effroyables prévarications ; mais au lieu d'y trouver des juges redoutables, armés de la vengeance, qu'y rencontrons-nous ? Un roi vénérable dont les yeux annoncent la clémence, et dont la bouche ne cesse de prononcer le pardon pour tous ceux qui seulement veulent bien ne point s'aveugler au point de ne se pas croire innocents. Loin de vouloir que nous portions plus longtemps les vêtements de l'opprobre, il ordonne à ses serviteurs de nous rendre notre première robe, de nous mettre un anneau au doigt et des souliers à nos pieds, et, pour le déterminer à nous combler de pareilles faveurs, il suffit que, comme de nouveaux enfants prodigues, nous reconnaissions ne pas pouvoir trouver dans la maison des étrangers le même bonheur que dans la maison de notre père. Hommes de paix, comment ne contemplerions-nous pas dans un saint tremblement l'étendue de l'amour et des miséricordes de notre Dieu ! Et comment ne formerions-nous pas une sainte résolution de rester à jamais fidèles à ses lois et aux bienfaisants conseils de sa sagesse ? Non, je ne peux aimer que toi, Dieu incompréhensible dans ton indulgence et dans ton amour ; je ne veux plus aimer que toi, puisque tu m'as tant pardonné ; je ne veux plus trouver d'autre lieu de repos que le sein et le cœur de mon Dieu. Il embrasse tout par sa puissance, et quelque mouvement que je fasse, je trouve partout un appui, un secours et des consolations, parce que sa source divine verse partout à la fois tous ces biens. Il s'élance lui-même dans le cœur de l'homme, il ne s'y élance pas une seule fois, mais constamment et par des actes réitérés. C'est par là qu'il engendre et multiplie en nous sa propre vie, parce qu'à chacun de ces actes divins, il établit en nous des rayons purs et extraits de sa propre essence, sur lesquels il aime à se reposer, et qui deviennent en nous les organes de ses générations éternelles. De ce foyer sacré, il envoie dans toutes les facultés de notre être de semblables émanations qui, à leur tour, répétant sans cesse leur action dans tout ce qui nous compose, multiplient ainsi continuellement notre activité spirituelle, nos vertus et nos lumières. Voilà pourquoi il est si utile de lui élever un temple dans notre cœur. O hommes de paix, ô hommes de désirs, unissons-nous pour contempler dans un saint tremblement l'étendue de l'amour, des miséricordes et des puissances de notre Dieu.

IX.

Seigneur, comment nous serait-il possible ici-bas de chanter les cantiques de la Cité sainte ? Est-ce du milieu des torrents de nos larmes que nous pouvons faire entendre les chants de la joie et de la jubilation ? Si j'ouvre la bouche pour en former les premiers sons, les sanglots m'oppressent et je ne puis laisser échapper que des soupirs et que les accents de la douleur ; et souvent même ces sanglots s'étouffent dans mon sein, ou bien nulle oreille charitable n'est près de moi pour les entendre et m'apporter du soulagement. Je me sens accabler par l'étendue et la longueur de mes souffrances, et le crime ne cesse de se présenter à moi, pour m'annoncer que dans un instant la mort va le suivre et glacer tout mon être par la froideur de ses poisons ; déjà elle s'est emparée de tous mes membres, et je touche au moment d'être délaissé comme le cadavre qui vient d'expirer, et que les serviteurs abandonnent à la putréfaction. Cependant, Seigneur, puisque tu es la source universelle de tout ce qui existe, tu es aussi la source de l'espérance ; et si ce rayon de feu ne s'est point encore éteint dans mon cœur, je tiens encore à toi, je suis encore lié à ta vie divine par cette immortelle espérance qui découle continuellement de ton trône. J'ose donc t'implorer du sein de mes abîmes ; j'ose appeller à mon secours ta main bienfaisante pour qu'elle daigne s'employer à ma guérison. Comment est-ce qu'elles s'opèrent les guérisons du Seigneur ? C'est par la docile soumission aux sages conseils de ce médecin divin. Il faut que je prenne avec reconnaissance et avec un ardent désir, le breuvage amer que sa main me présente ; il faut que ma volonté concoure avec celle qui l'anime pour moi ; il faut que la longueur et les souffrances du traitement ne me fassent pas repousser le bien que veut me faire ce suprême auteur de tout bien ; il se pénètre du sentiment de mes douleurs, je n'ai autre chose à faire que de me pénétrer du sentiment de son charitable intérêt pour moi. C'est par là que la coupe du salut me sera profitable ; c'est alors que ma langue reprendra sa force, et que je chanterai les cantiques de la Cité sainte. Seigneur, quel sera mon premier cantique ? Il sera tout entier à l'honneur et la gloire de celui qui m'aura rendu la santé et qui aura opéré ma délivrance. Je le chanterai ce cantique depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher ; je le chanterai par toute la terre, non seulement pour célébrer la puissance et l'amour de mon libérateur, mais pour communiquer à toutes les âmes de désir et à toute la famille humaine, le moyen certain et efficace de recouvrer à jamais la santé et la vie. Je leur apprendrai que par là, l'esprit de sagesse et de vérité se reposera sur leur propre cœur, et les dirigera dans toutes leurs voies. Amen.

X.

Auras-tu la force, ô mon âme, de contempler l'énormité de la dette que l'homme coupable a contractée envers la Divinité ? Mais, si tu as eu celle de te livrer au crime, tu peux bien en considérer toute l'horreur. Mesure donc par la pensée le champ du Seigneur ; rappelle-

toi que l'homme devait en être le cultivateur ; tâche de te faire une idée de l'immensité des fruits qui auraient dû s'y produire par tes soins ; songe que toutes les créatures qui sont sous le ciel attendaient de ta soigneuse culture leur subsistance et leur soutien ; songe que les champs du Seigneur attendaient de toi leur ornement et leur parure ; songe que le Seigneur lui-même attendait de ta vigilance et de ta fidélité, la gloire et la louange que devait lui attirer l'accomplissement de ses desseins ; songe que toutes ces choses devaient s'opérer par toi sans aucune interruption. Tu es tombé, tu as laissé l'ennemi prendre empire sur toi et corrompre tes voies. Dès l'instant, tu as rendu stérile la terre du Seigneur ; tu as plongé dans la disette tous les habitants de l'univers, et tu as plongé le cœur de Dieu dans la tristesse. Dès ce même instant, tu as comme tari la source de la sagesse et de la moisson dans ce bas monde ; et, depuis cette fatale époque, tu arrêtes chaque jour toutes les productions du Seigneur ; contemple à présent l'énormité de ta dette ; contemple l'impossibilité où tu es de l'acquitter, et frissonne jusque dans les derniers replis de ton être. Tu dois les fruits de chaque année, depuis le moment de ton infidélité ; tu dois la dîme de toutes les heures qui se sont écoulées depuis l'heure fatale ; tu dois tout ce que ces mêmes fruits et cette même dîme auraient rapporté dans les mains où tu aurais dû les déposer ; tu dois tous les fruits que tu empêcheras de croître jusqu'à la consommation des siècles. Quel est donc l'être qui aurait pu jamais t'acquitter envers la justice éternelle, envers cette justice dont les droits ne peuvent s'abolir et dont les plans ne peuvent manquer d'arriver à leur terme et à leur accomplissement ? C'est ici, Dieu suprême, que se manifestent les torrents de ta miséricorde et l'abondance intarissable de tes éternels trésors ; ici, ton cœur divin s'est ouvert sur ta malheureuse créature, et non seulement ses redevances ont été acquittées, mais elle s'est trouvée encore assez riche pour pouvoir venir au secours de l'indigent. Tu as dit à ton verbe de venir cultiver lui-même le champ de l'homme. Ce verbe sacré, dont l'âme est l'amour, est descendu vers ce champ frappé de stérilité. Il a consumé par le feu de sa parole toutes les plantes parasites et vénéneuses qui s'y étaient semées ; il y a semé en place le germe de l'arbre de vie ; il a ouvert les canaux des fontaines salutaires, et les eaux vives sont venues l'arroser ; il a rendu la force aux animaux de la terre, l'agilité aux oiseaux du ciel ; il a rendu la lumière aux flambeaux célestes, le son et la voix à tous les esprits qui habitent la sphère de l'homme ; et il a rendu à l'âme de l'homme cet amour dont il est lui-même la source et le foyer, et qui a dirigé son saint et admirable sacrifice. Oui, éternel Dieu de toute louange et de toute grâce, il n'y avait qu'un être puissant, comme ton fils divin, qui pût ainsi réparer nos désordres et nous acquitter envers ta justice. Il n'y avait que l'être créateur qui pût payer pour nous ce que nous avions entièrement dissipé, puisqu'il fallait pour cela qu'il se fît une nouvelle création. Puissances universelles, si vous vous sentez si disposées à chanter ses louanges, pour vous avoir rétablies dans vos droits, et pour vous avoir rendu votre activité, quelles actions de grâces ne lui dois-je donc pas, pour s'être lui-même rendu caution de toutes mes dettes envers lui, envers vous, envers

tous mes frères, et pour les avoir acquittées ? Il est dit de la femme pénitente, que parce qu'elle avait beaucoup aimé, on lui avait beaucoup pardonné. A l'homme on lui a tout remis, on a tout payé pour lui, non seulement avant qu'il ait commencé d'aimer, mais même lorsqu'il était plongé dans les horreurs de l'ingratitude et comme glacé par la dureté de son cœur. O hommes ! ô mes frères ! donnons-nous tout entiers maintenant à celui qui a commencé par nous pardonner tout. Chaque mouvement de notre Dieu doit être un mouvement universel, et qui se fasse sentir dans toutes les régions de tous les univers. Qu'à l'exemple de ce Dieu suprême, l'amour fasse un mouvement universel dans tout notre être, et embrasse à la fois toutes les facultés qui nous composent. Amen.



LA PRIERE [1]

Si vous demeurez en moi et si mes paroles demeurent en vous, demandez tout ce que vous voudrez et vous l'obtiendrez.

JEAN XV, 7.

Au docteur qui lui parlait de la prière, Andréas répondit : « Quelle prière ? La prière opportuniste ? La prière économique, en tranches toutes prêtes ? La prière pusillanime, l'égoïste ? » [2]. Il y a en effet bien des sortes de prières.

Il n'est pas aussi facile qu'il le semble de prier. Parler à Dieu est en soi un acte immense. Que nous, pauvres créatures, nous puissions nous adresser à l'Absolu, à l'Éternel, Lui parler, Lui demander, L'intéresser à nos petites affaires, à nos minuscules soucis, c'est déjà quelque chose de considérable.

Prier, ce n'est pas prononcer des mots, si pathétiques ou sublimes soient-ils. Ce n'est pas non plus l'attitude que l'on prend ou le lieu où l'on se rend qui fait la prière. Sainte Thérèse d'Avila disait que Dieu Se trouve à la cuisine aussi bien qu'à la chapelle. La prière est au-delà de l'extérieur, au-delà des formes.

La prière, le désir de la prière devrait être l'acte spontané des enfants de Dieu que nous sommes. Toutefois chez beaucoup d'êtres humains le sentiment de la prière, le besoin de la prière semble ne pas exister. Mais Dieu de qui nous venons nous veut à Lui, Il veut que nous allions à Lui librement, de notre propre mouvement. C'est pourquoi Il nous fait voir, par notre expérience quotidiennement répétée, que la fascination des choses créées mène à des désillusions constamment renouvelées et que, pour accomplir notre destinée, il faut ne donner aux biens éphémères de ce monde que la place à laquelle ils ont strictement droit et tourner notre cœur vers les seules richesses permanentes qui ne déçoivent jamais. C'est ainsi que Dieu allume en nous le désir de la prière et l'achèvement de la prière est l'union avec Lui.

Mais, pour pouvoir parler à Dieu, il faut être en la présence de Dieu. Il ne s'agit pas d'être près de Dieu par la parole et loin de Lui par la vie . Le Christ l'a dit : C'est de l'abondance du cœur que la bouche parle.

---

(1) Bulletin des Amitiés Spirituelles, n° 71, juillet 1967.
(2) *Initiations*, ch. 42.

La condition préalable et obligatoire de la prière, c'est donc d'avoir réalisé en soi-même l'harmonie : être devant Dieu dans les pensées, dans les actes de l'existence quotidienne pour pouvoir être réellement devant Lui dans les paroles que nous Lui adressons.

Il y a prière et prière. Tant vaut aux yeux de Dieu celui qui prie, tant vaut sa prière. La prière d'un saint et notre prière à nous sont toutes deux des prières ; mais l'une obtient des guérisons, des délivrances, des lumières, alors que souvent notre prière reste apparemment sans réponse. Apparemment, car toute prière, si imparfaite soit-elle, est entendue.

⁂

Voilà quant à la condition à remplir pour pouvoir prier. Il y a ensuite le contenu de la prière.

Nous pouvons tout dire à Dieu et tout Lui demander, car Il est notre Père et nous sommes Ses enfants. Nous nous adressons à Lui parce qu'Il est tout-puissant et qu'Il nous aime. Mais prier, c'est s'interdire de demander à Dieu quelque chose que Dieu n'approuverait pas. A ce sujet notre conscience nous instruit.

Et puis, prier, c'est soumettre par avance l'exaucement de notre désir à la volonté de Dieu, c'est mettre notre volonté à l'unisson de la volonté de Dieu. Or cette soumission, ce renoncement à toute préoccupation personnelle, si haute qu'elle soit, c'est le travail de toute la vie et de tous les instants de cette vie.

C'est Dieu qui fait tout en nous ; nos gestes de renoncement, nos larmes d'imploration ne sont que les balbutiements de notre amour.

Que notre vie soit une prière.

⁂

Mais le Christ va plus loin que tout ce que nous pouvons avoir indiqué. Il nous donne le secret de l'exaucement inconditionné de notre prière. « Si vous demeurez en moi et si mes paroles demeurent en vous, demandez tout ce que vous voudrez et vous l'obtiendrez ».

Si vous demeurez en Moi. — L'union avec le Christ doit être l'état habituel de nos âmes. Une union qui n'est pas permanente n'est pas une union. « Si vous demeurez en Moi ». Le Christ nous demande tout notre amour, car Il nous a aimés le premier.

Mais le sentiment seul ne suffit pas. C'est par des actes qu'il nous appartient de faire la preuve de la réalité de notre

amour. Aussi le Christ nous demande-t-Il non seulement notre amour, mais encore notre obéissance. « Si vous demeurez en moi et si mes paroles demeurent en vous ».

La connaissance de l'Evangile ne vaut que dans la mesure où elle est tournée vers l'obéissance. On peut avoir pour le Christ un amour purement sentimental, un amour qui ne se traduit par aucun acte ; et d'autre part il est possible d'obéir au Christ sans amour. L'amour et l'obéissance, c'est la double chaîne infrangible qui nous attache à Lui pour toujours.

Et à ceux qui veulent être pour Lui tout amour et toute obéissance le Christ déclare : Demandez tout ce que vous voudrez et vous l'obtiendrez.

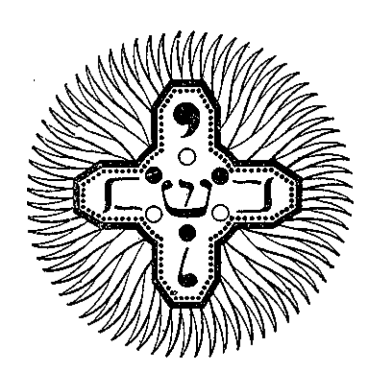
En effet, si nous demeurons en Lui par l'amour et par l'obéissance, nous ne pouvons rien demander qui soit contraire à Sa volonté, notre prière devient Sa prière même et tout ce que nous demandons peut nous être accordé.



C'est une parole d'Andréas qui a commencé ces lignes, c'est par une parole d'Andréas qu'elles se termineront.

« Ce qu'il faut, c'est une prière perpétuelle qui embrasse les plus petits détails et les plus vastes objets ; une prière de tendresse débordante et quand même impassible ; une prière nue, droite, sûre de Jésus, mais anéantie... Pour celui qui assume l'office de la prière, ni veille ni sommeil ni repos ni lecture ni délassement, mais de la prière et de la peine ».

Emile Besson.



SUR LA NOTION D'EGREGORE

Cette note brève — dénuée, il va sans dire, du moindre caractère polémique —, n'a d'autre ambition que de reprendre la définition donnée par R. AMBELAIN dans « L'INITIATION » de décembre dernier (n° 3-4). Sans vouloir toutefois entrer dans des détails qui nous emmèneraient loin, il nous a paru cependant que cette définition de R. AMBELAIN n'était pas complète, et laissait planer une équivoque que la tradition martiniste permet aisément — nous semble-t-il — de dissiper.

Pour AMBELAIN, l'égrégore serait essentiellement le produit psychique résultant de la concentration — plus ou moins aidée de rites — de pensées communes à plusieurs individus, et finissant par gagner une existence autonome, capable même en certains de ses aspects — parfois les plus dangereux, nous dit-on — de durer au-delà de la disparition des « fidèles ».

Cela existe sans aucun doute, et pas simplement par le fait de sociétés à caractère spécifiquement « ésotérique ».

L'un des plus fidèles disciples et amis de PAPUS, le regretté PHANEG disait aussi : « Si quelques personnes se réunissent en un endroit en émettant des vibrations fortes et identiques, par des pensées de même nature, un être véritable prendra vie, et sera animé d'une force, bonne ou mauvaise, d'après le genre de pensées émises. D'abord faible et incapable d'activité, prêt à se dissoudre s'il est abandonné, cet être collectif se précise à mesure que les réunions augmentent, sa forme devient de plus en plus nette, et il acquiert une possibilité d'action de plus en plus grande ».

Bien. Cependant, nous ne croyons pas que cette définition soit suffisante — et particulièrement dans le cas d'un Ordre *initiatique* comme le Martinisme. En effet, dans la circonstance, les « incarnés » cheminant sur le sentier ne travaillent pas seuls — on n'est du reste jamais seul — ; leur pensée est *orientée a priori* par quelque chose qui dépasse, sans les nier ni même les contraindre, leurs seuls psychismes et intellects ; leur énergie est alimentée par quelque chose qui n'est pas leur seule force. Nous voulons faire allusion à l'action des MAITRES PASSÉS, *invisibles, mais présents et vivants.*

C'est à eux qu'est d'abord présenté le nouveau récipiendaire. Ce sont eux qui *veilleront* sur lui, qui *veillent* sur nous — *liberté nous étant laissée,* bien entendu, d'accepter ou de refuser leurs suggestions.

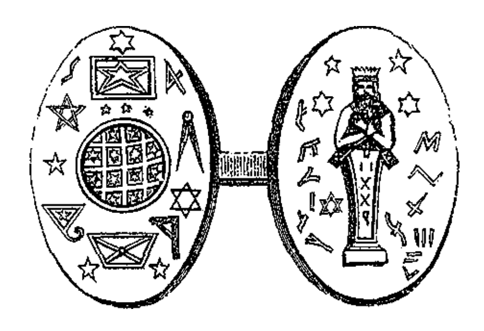
Or voici le véritable sens, étymologique et essentiel, du mot « égrégore » : l'égrégore (1), c'est l'assemblée des VEILLEURS et des ÉVEILLEURS — être collectif ayant sa forme, et vivant à un tout autre niveau que celui qui était envisagé précédemment.

La vraie perspective est donc bien différente de celle que nous avons cru voir dans l'article cité (ou chez d'autres auteurs : PIOBB, etc.). La tension des pensées et des bonnes volontés, exercée par l'effort individuel et collectif, canalisée par les rites, prières et actions, cette tension ne vise pas à créer pour lui-même un être psychique collectif — « égrégore » au sens de tout à l'heure —, mais à le produire *pour* qu'il soit le support et le véhicule dans l'incarnation de l'égrégore des Maîtres Passés, l'intermédiaire par lequel leur pensée puisse exercer à travers nous et avec nous son pouvoir fécondateur.

En dernière analyse donc, on pourra dire que l'égrégore total est la synthèse de nos pensées « montantes » d'incarnés, et de la pensée « descendante » des Guides dans une communauté d'amour et d'action.

...Or il n'y a qu'un Guide, c'est Lui seul qui oriente et anime ceux qui, incarnés ou non, vont à Lui et veulent œuvrer pour Lui. Et c'est Lui qui a dit : « Que deux ou trois, en effet, soient réunis en mon Nom, et je suis là au milieu d'eux » (Matthieu, 18, 20).

Le Groupe Martiniste de Lyon.



(1) Du grec « EGREGORA » (ἐγρήγορα), parfait de « EGUEIRO » (ἐγείρω) — « veiller, s'éveiller, réveiller, faire lever... ».

LE CULTE DES MORTS DANS LES INITIATIONS ANTIQUES

par Serge HUTIN
Docteur ès lettres

Attitudes populaires devant les Morts

Dès la plus haute antiquité on constate l'opposition entre deux attitudes populaires devant la survivance des désincarnés : *une vénération allant parfois jusqu'au culte des* défunts (comme dans l'ancienne Chine) ; la peur des défunts, capables (car libérés du corps physique) de toutes sortes d'actions dépassant les lois normales de la réalité. Partout dans le monde des légendes et des rites se rattachent à ces deux attitudes opposées : les morts vénérés, comme maillons précédents de la grande chaîne familiale ; les morts craints, car réputés capables de se venger des vivants qui les négligent ou de ceux qui les défient (on pourrait peut-être citer ici le thème du « convive de pierre », tel qu'il se trouve si dramatiquement mis en scène dans la légende de Don Juan).

Les folkloristes (Van Gennep, Claude Seignolle par exemple parmi les Français) ont procédé à l'étude comparée des traditions populaires sur les morts, leur contact avec le monde des vivants, la manière dont ils sont réputés « revenir » (sous forme humaine, animale, etc...), sur la manière aussi dont ils sont réputés vivre dans le monde qui serait désormais le leur. Mais comment le séjour même des défunts se trouve-t-il conçu ?

Le monde des Morts

Les traditions, légendes, récits qui concernent le séjour des morts sont innombrables ; et il serait facile de remplir toute une bibliothèque rien qu'avec les témoignages d'hommes censés avoir pénétré dans l'au-delà et en être revenus.

Francis Bar a écrit un excellent petit livre, *Les routes de l'autre monde : descentes aux enfers et voyages dans l'au-delà* (Presses Universitaires de France, collection « Mythes

et Religions »). Il remarque (p. 1) : *Innombrables sont les aspects du voyage dans l'au-delà. La descente dans le monde des morts n'est qu'un de ces aspects.*

Le lieu qu'il s'agit d'atteindre peut être le séjour d'une divinité, un monde astral, un univers de nains ou de géants, le pays de la jeunesse, celui des âmes à naître, ou bien des terres uniquement peuplées de femmes, ou de gens sans tête, des terres dont les habitants ignorent le feu, ou parfois même font tout à l'envers. C'est encore le pays de cocagne, des châteaux ou des cités étranges en or, en onyx, en cristal, une république d'automates. Parfois un arbre ou, très souvent, un tertre contiennent tout un univers. Un monde marin renferme un parallèle à tout ce que l'on voit sur terre. Il est assez fréquent aussi que l'autre monde présente au vivant qui s'y risque un aspect, pour ainsi dire, en partie double. On voit des vaches grasses et d'autres maigres, des moutons dont les uns sont blancs et les autres noirs et qui paissent de chaque côté d'un lac, ailleurs des fontaines douces et amères.

On verrait facilement face à une telle richesse thèmatique (où le voyage vers le pays des morts ne serait bel et bien que le cas particulier d'un voyage vers des plans autres de réalité que celui de nos expériences habituelles), que l'imagination de l'Homme n'a pas attendu la science-fiction pour s'axer sur des périples en des « univers parallèles », si nous nous exprimons comme dans cette dernière.

On comprend que l'homme ait été intrigué, voire tourmenté par les grottes, les cavernes, les souterrains, par tout ce qui demeure normalement invisible aux regards, car caché sous le sol même au-dessus duquel nous marchons. On conçoit aussi qu'en revanche, ce qui est au-dessus de nous : le ciel, devait frapper également l'imagination des hommes. Pour les provinces françaises, Paul Sebillot a dressé un inventaire méthodique des légendes et traditions populaires dans le tome I (*Le Ciel et la Terre ;* Paris, Librairie Orientale et Américaine, 1904) de son grand ouvrage *Le folklore de la France.*

Commençons par le monde souterrain (1). Sous la surface terrestre, que de merveilles ! Que de terreurs aussi !

Citons un récit (donné par Sebillot, d'après les *Contes de Basse-Bretagne* de F.-M. Luzel) : *dès qu'un cheval magique a frappé du pied une dalle posée sur deux blocs, elle bascule et laisse voir l'entrée d'un souterrain ; le cavalier descend de cheval et y entre ; après une longue traversée dans une complète obscurité, il aperçoit une lumière qui sort du souterrain et finit par arriver, en descendant toujours, dans une*

(1) Pour la France, voir le Livre IV du tome I de Sébillot.

sorte de monde où un soleil de cristal, placé dans un ciel de cristal, lui fait voir un château de cristal. Souvent, il y aura cette nécessité traditionnelle d'une traversée des ténèbres avant de parvenir dans les régions lumineuses : n'oublions pas que, bien souvent, les contes populaires ont incorporé tout un sens initiatique.

Dans les pays chrétiens, c'est l'enfer qui se trouvera volontiers situé sous terre. Voici une légende bretonne qui décrit le chemin menant à la damnation. Nous citons Anatole Le Braz, *La légende de la Mort* (Préface de Claude Seignolle. Editions Pierre Belfond, réédition 1966, p. 525) : *La route de l'enfer est grande, large, bien entretenue ; elle invite le voyageur à la prendre. Elle est jalonnée de quatre-vingt dix-neuf auberges dans chacune desquelles on doit faire une station de cent ans. Des servantes aimables et jolies, comme le diable seul en peut avoir, y versent des liqueurs variées qui deviennent d'une saveur de plus en plus agréable à mesure que l'on approche de l'enfer. Si le voyageur résiste à la tentation d'en boire avec excès et peut arriver à la dernière auberge sans être ivre, il est libre de retourner sur ses pas : l'enfer n'a plus de droits sur lui. Mais, dans le cas contraire, on le pousse dans l'auberge, où l'attend, en guise de rafraîchissement, un horrible mélange de sang de couleuvre et de sang de crapaud. Désormais, il appartient au diable et tout est fini.*

Cette légende présente deux incontestables sens symboliques : allusion à des vies humaines successives, dont la toute dernière serait vraiment celle de l'ultime chance ; nécessité pour l'initié qui accepte de vivre dans la jouissance des plaisirs terrestres d'en profiter avec modération, équilibre, sous peine de se faire avilir, déformer par eux. Ce ne sera pas forcément l'enfer qui se trouvera toujours sous terre. Ce pourra aussi être un monde souterrain peuplé de fées — ou encore de races humaines différentes de la nôtre (les deux thèmes ayant volontiers interféré : voir les légendes britanniques sur le « Petit Peuple » ; les légendes allemandes sur des nains souterrains habiles à l'art métallurgique). Nous passerons sous silence les traditions relatives à l'*Agartha,* si magistralement étudiées par René Guénon dans son étude *Le Roi du Monde* (Paris, Editions traditionnelles). La terre sera volontiers vue comme habitable intérieurement ; il ne s'y trouve pas seulement du feu et des eaux, mais d'immenses cavités. Parfois même notre planète sera considérée comme creuse, abritant un monde interne lui-même pourvu d'un ciel, d'un soleil et d'une lune, etc.

Mais le monde souterrain sera volontiers considéré comme donnant accès au monde des morts : d'où ces traditions qui ont trait au fleuve ténébreux ou à la mer souterraine, que les défunts doivent traverser pour se rendre à leur lieu de destination. La tradition gréco-romaine vous est bien

connue ; aussi me bornerai-je à vous citer les récits de Haute-Bretagne où les défunts doivent, pour atteindre l'au-delà, passer par la « mer qui est au-dessous de nous ».

Quant à l'essence céleste, on sait comment, aujourd'hui encore, les âmes simples y voient volontiers le séjour des élus (les damnés descendant, eux, dans les ténébreuses entrailles de la terre). C'est en pensant à ces légendes si persistantes, à cette identification populaire (mais analogique) du Ciel visible et du Paradis que le cosmonaute Gagarine fit la boutade selon laquelle il n'avait pas rencontré Dieu au cours de son vol orbital.

Dans les légendes antiques on notera le rôle traditionnel du soleil, de la lune, de la voie lactée dans les croyances sur l'errance céleste des âmes, que l'on retrouverait jusque dans le pythagorisme.

Il faut remarquer aussi que, dans maintes traditions, il est fait allusion à trois états humains : la vie incarnée ; la vie désincarnée ; un état intermédiaire, qui ne serait à proprement parler ni la vie, ni la mort.

Le plus souvent, *l'au-delà sera conçu comme accessible* en partant de notre monde, certes, mais se situant en fait sur un niveau d'existence différent de celui-ci. Citons les belles légendes bretonnes qui font état, par exemple, des bateaux qui, sur divers points des côtes, viennent recueillir les âmes des trépassés, qui sont conduites à travers l'océan, *vers de mystérieuses Iles occidentales, celles de l'immortalité.*

A l'inverse du dicton sceptique contemporain (qui affirme que nul défunt n'est jamais revenu ici-bas pour nous dire ce qu'il y avait « de l'autre côté »), les traditions et légendes se montrent tout à fait affirmatives, elles, sur la possibilité même de contacts entre les deux grands plans humains d'existence (celui de l'existence physique ; celui de « l'autre côté », c'est-à-dire du monde invisible). Les désincarnés viennent visiter les vivants, des hommes sont allés dans l'au-delà et en sont revenus. D'où l'importance d'une notion désignée en anglais par l'expression *Borderland* (pays de frontière ; et, par extension, les régions qui sont l'avant-seuil d'un monde nouveau) (2) : des régions en lesquelles s'opèrent les interférences entre les deux mondes — la sphère terrestre et l'au-delà.

---

(2) L'expression vient de *Borders*, nom donné au territoire contesté qui se trouvait entre l'Angleterre et l'Ecosse, zone en laquelle se produisaient de continuels incidents entre les troupes des deux pays.

Mystères antiques

Le schème structurel général qui se retrouve dans tous les mystères initiatiques est celui du passage des ténèbres (qu'il est nécessaire d'avoir traversées) à la lumière, du désordre à l'organisation. En d'autres termes : nécessité de passer par la *mort,* dès lors que la conscience aspire à connaître la *résurrection initiatique.* D'où le parallélisme établi entre la mort courante et celle, symbolique, que connaît l'initié, celui capable de s'écrier comme Gérard de Nerval (dans le sonnet *El Desdichado,* des *Chimères*) : *...Et j'ai, deux fois vainqueur, traversé l'Achéron.* Mais voici la formule trouvée sur une tablette orphique : *O infortuné, ô bienheureux. tu es devenu dieu, d'homme que tu étais... Salut à toi, qui as subi la souffrance que jamais auparavant tu n'avais souf-ferte...* A la limite, l'initiation pourra devenir une immortalisation libératrice, une infinitisation de la conscience. Citons un passage de Philon d'Alexandrie sur les *Thérapeutes,* ces ascètes retirés dans le désert d'Egypte : *Dédaignant les plaisirs du corps, elles* (ces âmes) *aspirent non pas à la génération charnelle, mais à la génération céleste que, seule, l'âme éprise de Dieu peut accomplir d'elle-même, fécondée par les rayons intellectuels que le Père fait descendre en elle comme une semence, et qui lui manifestent les enseignements de la Sagesse.*

Parfois, pour mieux symboliser concrètement la mort et la résurrection initiatiques, les rites s'accompliront dans une caverne. Dans un excellent ouvrage, *L'image du monde dans l'Antiquité* (Presses Universitaires de France), Pierre Gordon a montré comment maintes descriptions « d'enfers » étaient en fait l'écho direct d'anciens rites initiatiques accomplis dans des grottes ou cavernes.

Il existe, dans la vie de Saint Patrick (ou Patrice dans la forme francisée), un épisode ayant trait à la descente de l'évangélisateur de l'Irlande dans un antre incroyablement profond, et où il traverse, avant d'en ressortir impunément, les régions où sont torturées les âmes du purgatoire. Voir, par exemple, l'ouvrage ancien : *Histoire de la Vie et du Purgatoire de St Patrice, archevesque et primat d'Hybernie, mise en François par le R.P. François Bouillon* (Rouen, 1692). Longtemps encore, on montrera — dans une petite île située sur un lac irlandais — l'entrée de ce légendaire « purgatoire » de Saint Patrice ; malheureusement, elle sera murée en 1497 sur l'ordre du Pape. Il est facile de reconnaître, sous le vêtement christianisé, l'existence de mystères irlandais pré-chrétiens (celtiques sans doute) célébrés dans un dédale de souterrains naturels.

On comprend la richesse du symbolisme pouvant être associé aux grottes, antres, cavernes. Citons — entre autres significations traditionnelles — un passage du philosophe néoplatonicien Porphyre, dans son petit traité *L'Antre des Nymphes*, traduit du grec par Pierre Quillard ; Paris (Librairie de l'Art Indépendant), 1893, p. 5 : *Les anciens consacraient les antres et les cavernes au Monde considéré dans son universalité ou dans ses parties : ils prenaient la Terre pour symbole de la matière dont est composé le Monde : là aussi on pensait que par la Terre il fallait entendre la matière et l'on signifiait par les antres que le Monde est composé par la matière.*

Mais il est bien d'autres significations : symbolisme de mort et de résurrection, de gestation et naissance, de régénération et d'immortalité. Noter la correspondance analogique traditionnelle établie entre la caverne et le sein maternel (les psychanalystes l'ont redécouverte).

Dans le taoïsme chinois, il est décrit les grottes que fréquente l'aspirant à l'immortalité : *Le rayon de soleil qui traverse la grotte de part en part constitue une colonne de lumière : c'est le chemin glorieux suivi par les taoïstes qui, devenus des Immortels, s'élèvent vers le Ciel en plein jour, après s'être nourris de cinabre et d'or.* (Max Kaltenmark, *Le Dompteur de Flots*, Bulletin du Centre d'Etudes sinologiques de Pékin, vol. III, fasc. 1-2 ; Pékin, 1948, p. 63).

La quête alchimique de l'immortalité étant au centre même du Taoïsme ésotérique. Citons à nouveau Max Kaltenmark, dans son recueil, *Le Lie-Sien Tchouan* (*Biographies légendaires des Immortels taoïstes de l'antiquité*), Pékin 1953 (Université de Paris, Centre d'études sinologiques de Pékin), p. 8 : *On sait que l'idéal des Taoïstes était de ne pas mourir, de prolonger leur vie afin de durer, si possible, autant que le Ciel et la Terre. La longue Vie était considérée comme le résultat d'une purification physique et spirituelle qui visait à permettre au corps allégé de s'envoler, à l'âme libérée de s'évader du monde.* Finalement, l'adepte s'identifie à la Vie même de l'univers et, dès lors (selon le philosophe Tchouang-Tseu) *après mille ans de vie, dégoûté du siècle, il peut quitter le monde, s'élancer vers les cieux et, monté sur un nuage blanc, parvenir au séjour des dieux.* De l'état humain, il sera passé à celui de génie ou de dieu : les limitations d'espace et de temps, la mort se trouvent désormais surmontées pour lui. De même que dans les traditions alchimiques occidentales, nous voyons les adeptes taoïstes dotés de la faculté de disparaître à volonté pour réapparaître à nouveau sur le plan physique ; tous privilèges prêtés au Comte de St Germain et aux autres « Immortels » occidentaux.

Quittons la Chine pour l'Egypte. Nous y trouvons une particulière richesse des rites et enseignements secrets sur

l'au-delà ; la clef essentielle étant encore et toujours, comme dans tous les mystères, le parallélisme établi entre les expériences qu'éprouve l'âme désincarnée et celles par lesquelles passe le récipiendaire avant de voir la Lumière. L'étude du *Livre des Morts* serait particulièrement significative à ce propos (3).

Parmi les mythes égyptiens, l'un des plus importants est celui du voyage nocturne de la barque solaire, celle du dieu Râ. Celle-ci était supposée naviguer, durant les heures nocturnes, dans les régions successives de l'Hadès, du pays des morts. Nous citerons un hymne égyptien qui remonte sans doute à 1300 avant notre ère : *Je te salue le soir, je suis content de te voir qui te plonge dans les pays des morts... Ton cœur se réjouit à l'horizon du couchant : là tu règnes, dieu de la beauté, seigneur éternel, roi du pays d'outre-tombe...*

N'oublions pas le rôle, dans les mystères antiques, de deux cycles : celui du cours apparent du soleil ; celui de la végétation (déclin et renouveau).

Au point de vue voyages dans l'au-delà, l'Antiquité est particulièrement riche. Ces récits sont tantôt symboliques, tantôt (ce qui n'exclut d'ailleurs pas le premier point de vue) présentés comme des expériences réellement vécues par un héros. On pourrait faire un parallèle avec les expériences vécues par les chamanes d'Asie centrale et de Sibérie, convaincus que, durant leur transe, leur âme se meut dans les diverses régions de l'autre monde. On connaît le Livre VI de l'*Enéide* de Virgile : le héros Enée, après avoir cueilli le rameau d'or et offert (à l'aube) un sacrifice aux dieux infernaux, voyagera dans l'au-delà jusqu'aux approches de minuit. Il est patent qu'un tel texte revêt tous les caractères d'un document sur l'initiation vécue par Virgile. La même chose pouvant très certainement être dite de la *Divine Comédie* de Dante (4). Dans les traditions et récits censés nous donner la relation de faits réels, on retrouve toujours les mêmes caractéristiques pour ces voyages dans l'au-delà. On trouvera immanquablement le voyageur rencontrant des épreuves redoutables ou insidieuses, contemplant d'étranges spectacles symboliques ; on rencontrera d'ordinaire aussi un étrange décalage dans l'écoulement du temps : la durée dans le monde des morts est différente en fait de la durée terrestre ; et toutes les béatitudes célestes pourront, après la traversée des ténèbres, être contemplées en un unique instant. A propos des

---

(3) Cf. Jean-Louis Bernard : *Tout-Ankh-Amon ou l'Egypte sans bandelettes* (Paris, Cercle J.L. Bernard: 30, rue Perceval - 14e, 1967). G. Jéquier: *Le Livre de ce qu'il y a dans l'Hadès* (Paris, Emile Bouillon, 1894). J. Mayassis : *Mystères et initiations dans la préhistoire et la protohistoire* (Athènes, B.A.O.A., 1961).

(4) Cf., entre autres ouvrages : E. Blochet, *Les Sources orientales de la Divine Comédie.* Paris (Maisonneuve). 1901.

caractères spéciaux du temps dans le rêve, on rencontrera souvent la comparaison de la vie désincarnée avec celle que connaît le dormeur lors des expériences oniriques.

Mais quand il s'agira des régions supérieures du monde invisible, nous aurons alors des *ascensions*, faisant atteindre le domaine spirituel proprement dit. Nous nous bornerons à un exemple : dans *l'Apocalypse de Moïse*, apocryphe judaïque, nous voyons le corps du législateur des Hébreux transformé en feu, pour lui permettre d'accéder aux cieux supérieurs, à l'Empyrée igné.

Le thème des interférences entre notre monde et l'au-delà n'a cessé de fasciner des écrivains notables. Nous ne citerons qu'un seul exemple, et parmi les auteurs américains contemporains : le roman d'Abraham Merritt, *Creep Shadow, creep !* (Rampe, ombre, rampe !), livre étrange dont l'action se déroule alternativement dans la Ville d'Ys du lointain passé et dans le New-York d'aujourd'hui ; les actions des personnages de notre époque influençant ceux du passé, et réciproquement.

Les Morts et Nous

Il est tout à fait vrai de considérer l'humanité comme formée de beaucoup plus de morts que de vivants ; et les premiers ne survivent-ils pas — indépendamment de toute possibilité d'une survie de fait — dans notre souvenir ? Songeons à l'immense chaîne formée par les générations successives, depuis le plus lointain passé. C'est dans le souvenir des morts que la *Religion de l'Humanité*, d'Auguste Comte, faisait résider l'immortalité. Un rôle capital étant alors joué par le culte des grands hommes. L'humanité dans son ensemble, c'est pour Comte le *Grand Etre*, en vue de l'apparition duquel la Terre (Comte l'appelait le *Grand Fétiche*) s'est réduite, sacrifiée ; la Terre se trouve, comme tous les corps célestes, dans l'Espace (appelé *Grand Milieu*). Il existe à Paris (rue Payenne, dans le III[e] arrondissement) un Temple de l'Humanité construit selon les plans d'Auguste Comte ; on y remarquera la place faite aux effigies des grands hommes. La Religion de l'Humanité a encore de nombreux fidèles au Brésil. Citons sa noble devise : *l'Amour pour principe, l'Ordre pour base, le Progrès pour but.* Devise que nous pourrions rapprocher de ces mots où Albert Lantoine caractérisait le but général de l'idéal maçonnique : *Notre secret consiste à construire insensiblement une République universelle et démocratique dont la reine sera la Raison et le Conseil suprême l'assemblée des Sages.*

Mais, aussi réelle que soit la survie des morts dans notre mémoire (individuelle et collective), nous ne pourrons jamais

nous empêcher de nous interroger sur l'état d'existence qui fut nôtre avant la naissance, et où nous ramènerait peut-être la mort : *Que vois-tu encore dans le sombre recul et l'abîme du temps ? Si tu gardes quelque mémoire d'avant ton arrivée ici, peut-être te rappelles-tu comment tu y vins ?* (Shakespeare, *La Tempête*, 1, 2, 49-52).

Et pourquoi la formule : *Ce n'est qu'un au revoir*, ne serait-elle pas l'expression d'une réalité de fait ? ESPERONS...





SAINT-YVES D'ALVEYDRE
(26 III 1842 - 7 II 1909)

SAINT-YVES D'ALVEYDRE

par Yves BOISSET

I. — Le XIX[e] siècle

Si le XVII[e] siècle fut qualifié de grand, si le XVIII[e] peut être qualifié de dynamique, le XIX[e] peut être, lui, qualifié de bouillant.

En dehors des événements politiques, qui font de chaque année une année historique, les sciences, les techniques, les lettres et les arts trouvèrent peut-être à cause de cela même un terrain propice à leur émulation et à leur épanouissement.

Les philosophes et les moralistes, les critiques et les essayistes se bousculent, et notamment dans la seconde partie de ce XIX[e] siècle. Leurs noms sont encore dans nos mémoires. Mûris par les révolutions et les régimes successifs que la France et l'Europe ont connus durant un siècle, nourris des épreuves et des controverses, assoiffés de liberté et d'évolution, ils ont tant de choses à dire, tant d'idées à exprimer qu'une pensée est à peine née que déjà elle semble désuète.

De tous les historiens qui laissèrent leur nom au fronton de cette époque exceptionnelle, c'est du plus ignoré, du plus méconnu d'entre eux que je voudrais faire état ici. Méconnu à ce point que l'on recherche vainement son nom dans les encyclopédies et les dictionnaires. Nous aurons d'ailleurs dans cet exposé l'occasion de parler de cette conspiration du silence.

Ce philosophe que j'ai le bonheur de ne pas ignorer, c'est Alexandre de Saint-Yves, marquis d'Alveydre.

II. — Qui est Saint-Yves ?

Si je croyais au hasard, je dirais que c'est par un de ces multiples effets heureux que j'ai découvert Saint-Yves. Dans les ouvrages de Papus, j'avais maintes fois lu des citations de cet auteur et des références à son œuvre. Papus semblait le tenir en très haute estime, puisqu'il le reconnut pour son maître intellectuel.

(1) Exposé fait au Groupe Martiniste « SAINT-JEAN » (Collège de Paris).

C'est en cherchant des ouvrages introuvables de Louis-Claude de Saint-Martin *que je découvris, en fouinant dans* les rayons d'une librairie de la Rive Gauche, un volume intitulé *La Synarchie ou l'Autorité face au Pouvoir,* signé de Jacques Weiss et publié en 1955 par les éditions Adyar, à Paris.

Je rentrais donc chez moi avec mon trésor, et le dévorais. Puis je le relus un peu plus tard de façon moins gloutonne, afin d'en mieux pénétrer l'esprit. Un peu plus tard encore, je lus dans le texte *la Mission des Juifs* et c'est avec ces éléments et en y puisant largement que j'ai préparé cet exposé.

C'est en 1842 que Saint-Yves nous vint. Il naquit dans le cadre d'une famille très catholique. Pressentant peut-être l'empressement qu'on mettrait à l'oublier, il nous a lui-même laissé sa biographie dans la première partie de la Mission des Français, sous-intitulée Pro Domo.

Mais plutôt que de conter sa vie de manière chronologique, j'ai trouvé plus intéressant de l'étudier à travers les problèmes qui ne manquent pas de se présenter à un homme d'esprit et de cœur comme lui.

Aussi ai-je divisé cette première partie de la façon suivante : Saint-Yves et l'enseignement, Saint-Yves et la France, Saint-Yves et l'Eglise, Saint-Yves et les ouvriers, Saint-Yves et l'Initiation, me réservant dans la deuxième partie d'étudier plus dans le détail son œuvre maîtresse qu'est la *Mission des Juifs,* laissant à la troisième partie le soin d'examiner et de débattre les différents aspects ésotériques et exotériques de la Synarchie.

III. — *Saint-Yves et l'enseignement*

Saint-Yves fit à la fois des études très profondes et très éclectiques. Ses débuts ne furent pourtant pas encourageants.

Au collège où il débuta, il avait le triste honneur d'être parmi les insubordonnés les plus insupportables. Cette disposition psychologique provenait de ce que l'un de ses maîtres l'avait battu lorsqu'il avait dix ans. Il avait réagi en lui lançant un encrier. Dès lors, s'il recevait une punition, il répondait par une caricature ou une raillerie. A deux punitions, il répondait par des injures, à trois, par un discours incendiaire en pleine classe, et à toute violence sur sa personne ou celle de ses petits camarades, par une rébellion armée d'un dictionnaire.

Il nous dira plus tard combien les méthodes pédagogiques des collèges publics sont dangereuses, car elles vont jusqu'à entraîner pour l'enfant une sorte de « Mort psychique ».

A l'âge de 13 ans, ses parents confièrent son éducation à M. de Metz et à l'abbé Rousseau. Frédéric-Auguste de Metz, tel que nous le présente Saint-Yves, était un homme d'une

grande valeur et d'un puissant rayonnement. M. de Metz s'attache à lui et l'encourage dans ses ambitions. Plus tard, il lui fera connaître la pensée de Fabre d'Olivet. Il déterminera sa vocation. S'insurgeant contre le caractère pénitentiaire des lycées et collèges, M. de Metz avait fondé à Mettray (en Indre-et-Loire) en 1834, une école où les professeurs formés par lui, au lieu de distribuer, comme cela se faisait habituellement, un enseignement impersonnel, tenaient compte des qualités psychiques de l'enfant ou de l'adolescent et où on attachait une plus grande importance à l'éducation qu'à l'instruction. Jacques Weiss nous dit que, entre 1834 et 1880, époque pendant laquelle fonctionnera l'école de Mettray, des dizaines de milliers d'enfants de 3 à 20 ans bénéficieront de l'application de ces méthodes.

Quoi qu'il en soit, Saint-Yves ne demeura qu'un an auprès de M. de Metz et ses parents le mirent ensuite au lycée à Paris, afin qu'il y prépare son baccalauréat de lettres. Celui-ci à peine passé et réussi, une altercation entre Saint-Yves et un de ses professeurs poussa son père à le faire s'engager dans l'Armée. Ce n'est que grâce à l'intervention de M. de Metz qu'il put ensuite poursuivre ses études et obtenir un diplôme de sciences, à la suite de quoi il partit étudier la médecine navale à Brest. Durant son internat, il contracta la variole noire et passa sa convalescence à Jersey.

IV. — **Saint-Yves et la France**

A Jersey, Saint-Yves rencontre les exilés, parmi lesquels il fréquente plus assidûment Adolphe Pelleport et Victor Hugo. Il se mêle aux discussions politiques de ces proscrits dont il essaie de comprendre les doctrines, les aspirations et les sentiments. Il reçoit fréquemment la visite de M. de Metz, qui lui fait alors découvrir Fabre d'Olivet. Fabre d'Olivet était décédé en 1827, donc quinze années avant la naissance de Saint-Yves. Celui-ci, dans le Pro Domo, se présentera comme le continuateur de son œuvre, avec cependant quelques restrictions :

« Fabre d'Olivet, dit-il, considère la Société Humaine comme une matière première sans vie et sans loi propre. Or, rien n'est moins exact, car la Société est un être collectif ayant sa loi physiologique intrinsèque. Le génie gouvernemental, théocratique, républicain ou autocritique ne consiste nullement à procéder a priori par fantaisie abstraite. Il doit constater purement et simplement la loi du fait social lui-même et en tirer les conséquences ».

Malgré sa fréquentation des exilés, Saint-Yves ne se lance pas dans la politique. Il ambitionne mieux pour son pays.

« Ah ! se disait-il en regardant les côtes de France, ces grands enfants prodigues de la politique et du socialisme ne

sont pas les pires de tes fils, mais souvent les meilleurs ! Que leur manque-t-il ? Peut-être seulement la connaissance d'une loi. Si les autres, tous ceux qui sont là-bas, savaient cette loi, et s'ils avaient une étincelle du feu sacré dont brûlent ceux d'ici, que ne pourrait-on attendre de cette nation ? ».

Cette loi, Saint-Yves mettra vingt ans à la redécouvrir, la mûrir, l'exprimer et la vérifier. C'est la *Synarchie.* A son appui, il écrira cinq volumes historiques :

MISSION DES SOUVERAINS,
MISSION DES OUVRIERS,
MISSION DES FRANÇAIS OU LA FRANCE VRAIE,
MISSION DES JUIFS,
MISSION DE L'INDE,

tous publiés entre 1882 et 1887, entre sa quarantième et sa quarante-cinquième année (1).

Quand en 1870 les hostilités éclatent en France, Saint-Yves se trouve encore à Jersey. Quelle va être son attitude ? Ecoutons-le :

« Que tout le monde sache que je n'ai pas aimé la caserne en temps de paix, mais qu'au premier coup de feu des Prussiens, j'ai pris le paquebot pour toucher la terre de France et courir au canon, pouvant légalement ne pas le faire ».

Après 1871, Saint-Yves reste en France et reçoit un poste au Ministère de l'Intérieur. Durant cette période, il écrit une série d'ouvrages en prose et en vers.

Cette période lui permet de mieux approcher les milieux politiques et gouvernementaux. De son patriotisme et de sa sage psychologie de ses concitoyens sortira la Mission des Français, qui retrace l'histoire de la France depuis la première réunion des Etats Généraux en 1302 par Philippe le Bel. Saint-Yves rappelle surtout dans ce volume la Mission intellectuelle et spirituelle de la France.

---

(1) Si la *Mission de l'Inde* fut effectivement écrite à cette époque elle ne fut, en revanche, publiée en édition courante qu'après la mort de SAINT-YVES, par les soins de la « Société des Amis de St-Yves » que présidait PAPUS.

Une note manuscrite de PAPUS figure sur la page de garde du seul exemplaire restant de la première édition, exemplaire en la possession du Dr. Philippe ENCAUSSE. Cette note est la suivante : « Seul volume de cet ouvrage qui a échappé à la destruction décidée par l'auteur à la suite de menaces venues de l'Inde.

« Cet exemplaire appartenait à feu le Marquis de Saint-Yves et a été donné au Dr. Encausse par le Comte Keller.

« C'est d'après cet exemplaire que l'ouvrage a été publié chez Dorbon. » Papus, oct. 1910.

V. — Saint-Yves et le Vatican

En 1880, afin d'honorer ses activités administratives, littéraires et sociales, des amis de Saint-Yves firent des démarches auprès du Vatican en vue d'obtenir pour lui le titre de marquis d'Alveydre. Il en fut très touché (2).

Mais son besoin de vérité aussi fort que son respect filial de l'Eglise le poussera, quelques années plus tard, à écrire sa *Mission des Souverains*.

Car si Saint-Yves, catholique sincère, reconnaît au Pape l'autorité spirituelle, il lui refuse tout Pouvoir temporel et il dénonce dans cet ouvrage tous les faits et toutes les manœuvres qui ont amené l'église de Pierre à devenir une puissance politique occidentale. Ce que Jacques Weiss nous commente de la manière suivante : « L'organisation du Vatican est primordialement un empire politique, et secondairement un pontificat, car elle ne représente plus un corps enseignant faisant universellement autorité. En effet, dans l'histoire, chaque fois que la Papauté a dû choisir entre l'autorité appartenant au Pontife et le pouvoir temporel appartenant à son organisme politique, elle a opté pour le pouvoir temporel et diminué d'autant son autorité spirituelle ».

Est-il besoin de dire que le Vatican mit, à la suite de la parution de cet ouvrage, Saint-Yves et son œuvre à l'Index. Laissons parler Jacques Weiss à ce sujet :

« Le lecteur se demandera quelle fut la réaction du Vatican envers un fils très catholique qu'il venait d'honorer publiquement, et auquel il n'y avait rien d'autre à reprocher que d'avoir dit la vérité. Cette réaction se traduit par une très caractéristique censure du silence. L'Eglise Romaine n'avait en face d'elle qu'un homme et des paroles de vérité. Un jour ou l'autre l'homme mourrait, mais l'Eglise lui survivrait et saurait bien continuer de présenter la vérité à sa propre manière.

« Le mot d'ordre fut lancé de traiter les idées Saint-Yves comme celles de la Franc-Maçonnerie, où elles avaient trouvé un écho très profond. Or, chacun sait que les Francs-Maçons sont considérés comme hérétiques par l'Eglise romaine. La censure ecclésiastique joua au point que le nom de Saint-Yves fut passé sous silence même dans les dictionnaires encyclopédiques français. Ce nom fut réellement oublié dès 1900, au point qu'il n'y a pas un Français sur mille qui le connaisse, pas un sur dix mille qui soupçonne la valeur de l'œuvre de

---

(2) J'ai eu l'occasion d'enquêter auprès de Monseigneur POUPARD, de la Secrétairerie d'Etat de Sa Sainteté, qui m'a fait savoir qu'il n'y avait, dans les archives, aucune trace d'un quelconque marquisat de Saint-Yves.
Notre désir d'objectivité nous fait un devoir de mentionner ce fait nouveau sur lequel nous avons l'intention d'enquêter, ultérieurement, plus en profondeur.

Saint-Yves, et pas un étranger sur cent mille qui ait entendu parler de lui. Telle est la puissance de censure que l'Eglise romaine est capable de mettre en œuvre ».

VI. — Saint-Yves et les ouvriers

Ayant déjà évoqué de façon hélas ! trop brève le patriotisme et l'esprit chrétien qui animèrent Saint-Yves, il nous est facile de concevoir que celui-ci ne pouvait se désintéresser des problèmes sociaux et syndicalistes.

C'est aux environs des années 1880, je crois du reste plus précisément par la loi du 21 mars 1884, que furent constituées les premières associations professionnelles sans but lucratif.

Saint-Yves, qui vivait en France à cette époque, attacha une grande importance à cet événement et il fonda, l'un des premiers, le Syndicat de la Presse Professionnelle.

Dans la *Mission des Ouvriers*, parue justement à ce moment-là, Saint-Yves rappelle aux ouvriers la place importante qu'est la leur dans l'Economie et les met en garde contre la démagogie.

Il se fait aussi l'avocat de leurs droits à la promotion : « Les ouvriers recherchent le bonheur, dans le sens où on l'entend communément. Ils ne peuvent évidemment pas le trouver dans les augmentations de salaires nominaux, les luttes de classes, les grèves et les revendications continuelles, ni dans la soumission aveugle à des techniciens de l'exploitation politique des masses.

Il leur faut la certitude intérieure de collaborer personnellement aux grandes œuvres de la civilisation, selon leurs capacités. Il leur faut également le sentiment qu'ils sont traités avec justice et que leurs enfants pourront recevoir un enseignement leur permettant de s'élever sur l'échelle sociale si, à la suite d'examens réguliers, ils sont reconnus aptes à remplir des fonctions d'un autre ordre ».

VII. — Saint-Yves et l'Initiation

Saint-Yves fut un Initié. Son esprit universel, sa sagesse, sa vue synthétique de l'Homme et de l'Univers, suffiraient à en faire la preuve, cependant je ferai à l'appui de ce passage trois citations.

La première de Papus (*Traité élémentaire des Sciences Occultes*) :

« Et nous sommes heureux de remettre ici dans sa vraie lumière et à sa juste place, Saint-Yves d'Alveydre, ce chevalier du Christ et des Patriarches qui, possédant toutes les initiations, a su devenir le champion de la Communion à Dieu par la Vie et par l'Amour formant dans le ciel un seul Principe : l'Amour-Vivant ».

La seconde de Jacques Weiss :

« A mon avis Saint-Yves appartient à la catégorie des initiés spontanés. Il a reçu son premier degré d'initiation, la naissance d'eau et d'esprit, à l'âge de dix-neuf ans, et le second degré vers trente-sept ans, date à partir de laquelle son œuvre philosophique, religieuse et littéraire change de classe pour atteindre les plus hauts sommets ».

La troisième de Saint-Yves lui-même :

« Les défauts qu'on avait reprochés à mon enfance, l'indiscipline contre toute contrainte non consentie, l'âpreté de caractère, la sauvagerie furent les épines protectrices qui empêchèrent ma vocation et ma destinée d'être brisées au moule de cette anarchie commune. Les impressions douloureuses m'inclinèrent à la solitude, d'où l'on sort, disaient les anciens, esprit de lumière ou de ténèbres. Pour m'entraîner à l'étude et à la vertu, j'ai été aussi loin que les ordres monastiques les plus rigoureux, couchant par terre pendant tout mon séjour en Angleterre, et ne m'étant jamais accordé depuis, quand je l'ai pu, autre chose que le lit de camp. Mon régime de vie était et est encore à l'avenant, ce qui contraste singulièrement avec les soifs de bien-être et de luxe que des esprits haineux m'ont prêtées. Or, je ne trouve nul mérite, mais simplement mon plaisir à avoir arrangé de tout temps ma vie comme je l'ai fait. Mon rigorisme purement personnel ne s'est jamais imposé à qui que ce soit, pas plus qu'il ne s'est occupé de ce qu'il convient aux autres de penser ou de faire sous ce rapport.

Le service que j'en attendais, c'était de me tremper moralement et de me rendre inaccessible à tout entraînement du dehors ».

⁂

Son œuvre entière, comme sa vie, reflète cette Initiation qu'on ne saurait lui contester. Cette habitude de fouiller le Passé pour juger le présent et préparer l'avenir, cette facilité qu'il a de marier la Science et la Tradition ne peuvent être le fait que d'un esprit dégagé des dogmes, des préjugés, des complexes et des limitations du temps et de l'espace.

La dernière de ces cinq missions fut consacrée aux Indes.

Dans ce livre, Saint-Yves relate les contacts qu'il a eus, avec les Maîtres de la Sagesse Asiatique. Il nous emmène dans le plus ancien Centre Initiatique : l'Agartha, qui conserve les enseignements de MANOU, lesquels remontent maintenant à plus de 55.700 ans.

J'aurais aimé faire plus longuement état des ouvrages de Saint-Yves, mais j'ai préféré m'en tenir à l'étude plus approfondie de son œuvre maîtresse : la *Mission des Juifs*. Il sera plus spécialement question du problème synarchique.

(A suivre).

LE SILENCE

On voit sur certaines stèles antiques un personnage, deux doigts sur les lèvres, accomplissant le geste, le signe du Silence. L'index et le médius, Jupiter et Saturne, la philosophie et le destin scellent le silence d'où tout vient et où tout va.

Si l'on est animé de quelque ambition dans le domaine de l'esprit, le premier apprentissage est celui du silence.

Le silence est la condition nécessaire à l'éclosion du Verbe.

Le silence est générateur de Verbe, car il est gros de nos présences intérieures.

Le silence est créateur d'ordre. Faire silence en soi et autour de soi, c'est établir un ordre, une organisation.

Le Verbe, pour sortir du chaos, doit être scindé, rythmé. C'est le silence qui va créer la césure, permettre la respiration, laisser à l'esprit le temps de percevoir ce qui vient d'être énoncé.

Sans silence, point de poésie ni de musique. Etre silencieux ce n'est donc pas être muet.

On peut évoquer ici les deux triangles du sceau de Salomon : le triangle supérieur, d'air et de feu, le souffle, le Verbe, Rouah Elohim, et le triangle inférieur, le triangle d'eau et de terre, le silence de la maturation, car le silence (triangle) qui fleurit devient Grand'Œuvre (triangle surmonté de la Croix). Cela fixe aussi les rapports symboliques du silence et de la lettre hébraïque Mem, seule lettre qui désigne un son émis la bouche close, lettre-mère qui désigne l'eau, l'élément de la fécondité.

On peut encore, à ce propos, mettre en opposition complémentaire le jour et la nuit, le Soleil et la Lune, le premier étant l'astre de l'expression et de la création, la seconde l'astre de la rêverie et de la gestation, car « ...c'est la nuit, l'obscurité qui est l'Agent primordial de la génération » [1].

Au Moyen-Age, la croyance dans la nécessité du travail souterrain et obscur de la nature était telle qu'on pensait qu'une exploitation minière intempestive dérangeait ce travail et laissait les filons métalliques inachevés dans leur maturité, tous étant, bien entendu, destinés à devenir des filons d'or [2].

---

(1) Cf. Jules Boucher : La Symbolique Maçonnique (Dervy éditeur).
(2) Cf. Les Alchimistes, par M. Caron et S. Hutin. Editions du Seuil.

Réfléchir avant de parler pour laisser mûrir en soi la parole, garder le silence après pour laisser à la parole ses chances de germer.

Psyché perdit Cupidon parce qu'elle ne sut pas obéir à la loi du silence.

Zacharie, père de Jean-Baptiste (Luc I 22), dut subir l'épreuve d'un silence forcé jusqu'à ce qu'il lui fut donné de nommer son fils inespéré et il est dit de son épouse Elizabeth qu' « ...elle se tint cachée pendant cinq mois » (Luc I 24) après qu'elle se fut aperçue de la grâce qui lui était réservée ; et il est dit aussi que Marie mère de Jésus « ...conservait dans son cœur... » (Luc II 51) les paroles surprenantes de son jeune fils.

Ces personnages vivaient un « *mystère* » « *mystique* », mots dérivés de la racine muo qui signifie, selon Sénart (3) : se fermer, être clos. Ainsi on garde le silence pour enfouir dans son inconscient le message reçu afin qu'il nourrisse l'être tout entier.

Gœthe illustre cela en écrivant : « ...ces choses et bien d'autres encore je les portais avec moi et j'en faisais les délices de mes heures de solitude sans toutefois rien en écrire. Mais je cachais à Herder plus que tout le reste ma chimie mystique et cabalistique et ce qui s'y rapportait, bien que je prisse plaisir à l'approfondir en secret d'une manière plus suivie qu'on ne me l'avait enseignée... » (4).

Louis-Claude de Saint-Martin suit le même chemin quand il nous déclare dans son Portrait : « La Parole que l'on garde n'en devient que plus forte, car rien n'affermit l'homme comme le silence » (5).

Le Silence est ici frère du Secret.

Qu'avons-nous en commun si ce n'est un secret ? Cette appartenance que nous devons taire et faire grandir en nous afin qu'à travers nous elle s'exprime en actes vivants, ce secret constituant précisément un Arcane (du latin arcere = tenir éloigné. Arcanis = les Secrets).

On sait d'ailleurs l'importance du secret et du silence dans tous les groupements initiatiques et qu'il était de rigueur dans les sectes pythagoriciennes. Celui qui parlait était déclaré en état de mort spirituelle, excommunié et des stèles funéraires étaient dressées pour affirmer le fait. On sait aussi, par exemple, que Essenien veut dire Taciturne (6).

---

(3) Cf. Sénart : Le Zodiaque. Roth éditeur.
(4) Cf. Gœthe, cité par H. Lichtenberger dans « Faust » (préface). Aubier éditeur.
(5) Cf. L.-C. de St Martin : Mon Portrait Historique et Philosophique. § 112. Présenté par R. Amadou. Edition Julliard.
(6) Cf. M.-T. Ghyka : Le Nombre d'Or. NRF édit.

Accepter le silence et le cultiver est un dur travail pour nous autres hommes des villes, habitués à répondre aux attaques du bruit par un tintamarre encore plus grand, hommes de société et de culture occidentale dont toute l'éducation va dans le sens d'une plus grande efficacité de la riposte et pour qui « avoir de l'esprit » est devenu, trop souvent, la capacité de répondre à un argument par un autre argument, du tac au tac, comme une mitrailleuse conçue pour la destruction, alors que le silence peut être le berceau d'une vérité plus frappante *ou un mur contre lequel toute fausseté s'écrase.* Sachons nous en armer, nous revêtir du « grimur », la visière du heaume du chevalier, qui dissimule et protège le visage le temps du tournoi, comme le « grimoire » protège, pour un temps, une vérité menacée.

Ne perdons cependant pas de vue que notre silence sera souvent mal interprété comme étant le fait de secrets inavouables, car c'est en effet une réaction naturelle de l'esprit humain que de projeter dans le silence d'autrui les contenus refoulés de son propre inconscient. Cultivons donc le silence en toute connaissance de cause et d'effet, mais prenons bien garde de ne pas cultiver le « mauvais silence », celui qui est tendu comme un piège pour surprendre autrui afin de se faire valoir ultérieurement : cette coquetterie du mystère et des petits secrets, ce goût si répandu dans les cercles occultistes et qui n'est que le silence de l'avare qui cache son or pour mieux s'en parer à l'occasion.

Il est dit de ne pas jeter de perles aux pourceaux (Matthieu VII 7), mais il est recommandé d'autre part de jeter son pain à la surface des eaux (Ecclésiaste XI 1). Pour accorder ces deux maximes, il ne faut donc pas être silencieux pour conserver le monopole de certaines vérités, mais il faut *faire silence afin de les rendre si fortes qu'elles ne périssent* pas à être répandues le temps venu, et si nous rompons le silence, que ce soit pour communiquer un don précieux et achevé, car un secret trop tôt dévoilé est un germe qui avorte.

Le silence est une réalité en soi qui a sa signification. C'est le blanc de la page sur laquelle le texte est écrit. Les Kabbalistes disent que le blanc qui entoure les lettres de la Thora doit aussi être déchiffré (7).

On palpe le silence presque physiquement dans la nature, en forêt ou en haute montagne, ou en présence de certaines œuvres d'art vibrantes par leur mesure et leur économie, vertus justement issues de la culture du silence.

Le silence créé en soi et autour de soi équivaut à un espace où toutes les harmoniques de la pensée peuvent se développer. Cela se remarque au travail accompli dans le silence : il nourrit deux fois son homme.

---

(7) G. Scholem : La Kabbale et la symbolique. Payot éditeur.

On peut supposer que le cordonnier Jacob Boehme ne serait pas dans la chaîne de nos maîtres passés s'il avait rapetassé ses chaussures en écoutant son poste à transistors, mais que chaque humble geste, dans le silence, s'enrichissait d'une signification supérieure.

Le silence est encore un symbole, symbole de l'attente du Verbe, de même que l'espace vide est attente d'une présence et le silence est un rite dans la mesure où le rite est la mise en acte d'un symbole. Accomplir le rite du silence, c'est donner au Verbe la possibilité de se manifester, lui ménager un espace suffisant, car si l'on veut avoir une chance d'entendre, il faut d'abord écouter. en se taisant.

T. V.



> « Douter de tout ou tout croire, sont deux solutions également commodes qui, l'une et l'autre, nous dispensent de réfléchir ».
>
> Henri POINCARÉ.

Nous avons lu pour vous...

● **L'Etoile dans la Montagne.** Publié par le Dr J.-M. BONANCE, 58-Mars-sur-Allier.

Ce petit livre, magnifiquement réalisé, constitue un dossier vraiment complet sur le problème si controversé encore des apparitions mariales à Garabandal, en Espagne. Il permettra à nos lecteurs de connaître enfin le fond de l'affaire : les faits, leur interprétation, leur éventuelle liaison avec les autres visions et prophéties contemporaines (Fatima, par exemple). Bien que rédigé par de fervents catholiques romains, ce livre de bonne foi devrait intéresser tous ceux qui se penchent avec sympathie et vraie participation sur le trésor des traditions et manifestations de la Vierge Marie. N'est-elle pas chère à nous autres Martinistes ?

● Jean Louis BERNARD, **Tout Ankh Amon — ou l'Egypte sans bandelettes.** Publié par le cercle Jean Louis Bernard, 30, rue Perceval, Paris-XIVe. Un volume de 190 pages. Prix 22 F + 0,70 F de port.

Jean Louis Bernard s'est penché sur le règne — célèbre et si mystérieux tout à la fois — du jeune Tout Ankh Amon, dont la momie et le trésor funéraire viennent d'être exposés à Paris. Règne très bref certes, mais qui vit le soudain retour de l'Egypte à sa religion traditionnelle, qu'avait remplacé un temps le culte purement monthéiste d'Akhenaton, père du jeune pharaon. L'auteur nous apporte une riche moisson d'hypothèses sur le caractère magique de la civilisation traditionnelle, sur l'altière tentative de l'hérésiarque Akhenaton, sur le retour aux privilèges de la caste sacerdotale d'Amon. Jean Louis Bernard étudie tout spécialement les pratiques magiques des prêtres égyptiens, il se penche aussi sur le redoutable problème égrégores nationaux en rapport avec l'affrontement des puissances invisibles, livre passionnant, déroutant, parfois, mais qui devrait être lu par tous ceux (et ils sont de plus en plus nombreux) qui s'intéressent à l'ancienne Egypte et à ses secrets.

● S.M. DECHANET, O.S.B., **Journal d'un Yogi,** Tome 1, **Mon corps et moi.** Un volume de 160 pages. Le courrier du livre, 21, rue de Seine, Paris-V^{e}. Prix 9,60 F + t.l.

Le Père Déchanet n'est pas seulement un religieux catholique à la splendide expérience des hommes, en Europe comme en pays lointains: pour l'avoir pratiquée lui-même, il nous montre que la voie yogique vraiment traditionnelle ne s'oppose pas du tout à la spiritualité chrétienne, et qu'elle est praticable par l'Occidental d'aujourd'hui compte tenu des conditions de vie particulières auxquelles il doit faire face. Il précise ce que devrait être normalement l'attitude du chrétien envers son corps physique : non pas, contrairement à l'erreur terrible trop répandue encore, le haïr, mais l'apprécier à sa juste valeur, et dans l'observance des impératifs naturels d'harmonie.

● Antoine FAIVRE, **Un Familier des sociétés ésotériques au XVIIe siècle : Bourrée de Carberon.** Revue des sciences humaines (9, rue Auguste-Angellier - Lille 59). Fascicule des mois d'avril, juin 1967, 126, pages 259-288.

Notre grand ami Antoine Faivre est sans nul doute l'un des meilleurs spécialistes actuels des recherches sérieuses sur l'illuminisme chrétien au 18e siècle. Dans cette nouvelle étude consacrée à Carberon (1748-1810), il nous révèle à propos de cet étrange et attachant personnage, mille faits curieux sur le développement des Ordres Initiatiques, de l'alchimie, de la théosophie chrétienne dans toute l'Europe (y compris la Pologne et la Russie). Grâce aux documents inédits publiés dans cette étude, nous apprenons à mieux apprécier l'œuvre d'un Mesmer, d'un Cagliostro et à voir aussi l'importance Européenne acquise par le Martinisme au moment où éclate la révolution française.

● Robert TOCQUET, **L'aventure de la vie.** Un volume de l' « Encyclopédie Larousse de poche ». Le Livre de Poche, 1968.

Notre revue a plusieurs fois rendu compte d'ouvrages publiés par notre ami Robert TOCQUET, savant de renommée internationale qui est en même temps un authentique philosophe, sachant faire la synthèse entre la rigueur expérimentale, l'esprit de synthèse et, quand c'est nécessaire, l'attitude d' « avant-garde ». Le Pr. TOCQUET a eu le grand courage d'aborder, on le sait par plusieurs de ses livres précédents, le domaine si périlleux des phénomènes dits paranormaux, en se tenant à l'écart des deux attitudes négatives que sont l'appétit aveugle de « merveilleux » et la négation de principe, refusant même d'examiner les faits en cause. On retrouve ces qualités d'homme de science et d'humaniste dans ce nouvel ouvrage de notre ami, qui a réussi à nous donner, sous un format si réduit, une véritable somme portative des grands problèmes de la biologie, tels qu'ils se posent aujourd'hui. Tour à tour, nous étudions la nature de la vie et son substrat physico-chimique, les hypothèses sur son apparition sur notre planète, les diverses ères géologiques successives et les formes de vie qui s'y sont développées, l'apparition de l'homme et le problème que pose l'étude objective de la préhistoire ; enfin, l'auteur donne la position actuelle du problème de l'évolution, avec la valeur comparée des grandes hypothèses en présence.

On est parfois sévère pour ce qu'on appelle la vulgarisation scientifique ; mais comment pourrait-on l'être pour cet excellent petit livre, tellement clair pour le lecteur moyen tout en étant l'œuvre d'un grand savant ?

● **Le Vril,** revue mensuelle de l'« Ordre de Shamballah » (publiée par l'ORMA, 9, rue de Hanovre, Paris-2e).

Chacun a entendu parler de la mystérieuse et terrible force tellurique appelée **Vril,** et dont nous entretient Bulwer LYTTON dans son roman fantastique **La race qui nous exterminera.** La connaissance et le maniement de cette force figurant parmi les secrets thaumaturgiques de la société secrète **« Thulé »,** à laquelle se rattachait Lytton lui-même (entre autres appartenances initiatiques), détentrice des plus hauts secrets de l'ésotérisme des anciens Aryens, eux-mêmes issus de l'Atlantide. Certes, le nom même de cette « Société Thulé » éveille de bien fâcheux souvenirs chez nombre d'entre nous : l'une de ses ramifications, ayant dévié vers le racisme et les ambitions politiques, joua un rôle capital dans les coulisses occultes du national-socialisme (si bien révélées dans le **Matin des Magiciens** de Pauwels et Bergier, ainsi que dans l'excellent livre consacré par Pierre Mariel, à « La Palatine », au **paganisme du 20e siècle.** Ce serait une

erreur pourtant de généraliser et de condamner par principe toutes les richesses de la tradition secrète des peuples aryens (avec toutes leurs ramifications **asiatiques,** encore si mal connues). La nouvelle revue que nous présentons ici offrira donc, justement, les moyens d'étudier les divers aspects de cette tradition.

● Jeanne BRUNEAU-GRISON, **Des faits sur le Sentier : méditations.** Omnium Littéraire (72, avenue des Champs-Elysées, Paris 8e).

Il est bien rare de trouver une âme d'élite notant chaque année, au fur et à mesure des étapes de *sa progression spirituelle,* les formules incorporant la prise de conscience de ses méditations : ce précieux Journal va, en effet, de 1915 à 1964. A vrai dire, et si ces ans successifs jalonnent l'ascension mystique de l'auteur, le lecteur - lui - trouvera les toutes premières pensées déjà profondes (comme l'atteste le fait même qu'elles soient si simples et claires).

● Michel et Georges PONGE-HELMER, **Les Siècles et les Jours. Horizon 1968.** Institut de Technologie Prévisionnelle Appliquée (14, cours Lieutaud, 13 - Marseille 1er). Prix : 75 F. Un fort volume ronéotypé, grand format.

Voici un ouvrage qui se distingue totalement des habituels recueils de prévisions astrologiques pour l'an nouveau : non seulement les auteurs utilisent une méthode traditionnelle (fondée sur la connaissance très précise des cycles et sous-cycles) et dont les résultats — si nous nous reportons aux volumes précédents de la série — apparaissent étonnamment sûrs et précis, mais ce volume, comme tous les précédents, ne se borne pas à faire ce qu'on appelle (pour employer la terminologie actuelle) de la « prospective » pour les mois à venir : les auteurs se penchent sur les grands problèmes dans lesquels l'époque précédente n'est qu'un maillon de la suite des âges, et sans négliger dans le passé, toujours si **vivant** en fait. C'est ainsi que ce nouveau volume contient plusieurs études, dont chacune mériterait à elle seule l'achat immédiat du livre : la mission d'Apollonius de Tyane, les problèmes traditionnels posés par l'histoire du Maitre Jésus et le développement du christianisme, perspectives ouvertes après le récent Concile, rôle du cycle sothiaque dans la mathématique sacrée des anciens Egyptiens, montée cyclique actuelle des grands problèmes mondiaux. C'est dire qu'un tel ouvrage passionnera non seulement tous ceux qui recherchent des prévisions précises (y compris dans le domaine météorologique) que ceux qui scrutent sans cesse davantage les principes de la Haute Science des initiés.

Serge HUTIN

⁂

● Jean-Louis BERNARD, **Le Démonologue,** 270 pages, 8 planches hors texte, Prix : 22 F, Cercle J.L. BERNARD, 30, rue Perceval, Paris-14e.

J.L. BERNARD est très connu du grand public, tant par ses nombreuses conférences qu'il faisait autrefois sous l'égide du CHENE D'OR dans les salles de la rue Las Cases, que par ses deux ouvrages sur Tout Ankh Amon.

Il vient de publier un nouveau roman dont l'action se passe dans *le Lyon insolite. Nous rencontrons* là des personnages mystérieux plongés dans l'occulte. Ces personnages étranges nous transportent à la fois du réel au surréel, dans la magie où des phantasmes plus ou moins visibles s'accrochent à des vivants par un dynamisme psychique et morbide pour échapper à la mort définitive. Ce résidu psychique de *« l'ombre » recherche le support* vivant et l'énergie nécessaire pour ne pas disparaître tandis que le « double », qui est un reflet du personnage momifié, s'efface peu à peu.

Une malédiction pèse sur tous ces personnages névrosés qui évoluent

dans l'astral et rappellent les Contes Fantastiques d'Edgar Poë. Livre curieux, prenant, qui apporte des ouvertures nouvelles sur le psychisme et les rapports avec les morts et leurs entités errantes. Livre écrit par un spécialiste du supra normal qui traduit certaines notions confuses en les exprimant par l'anecdote vivante.

Marcel MOREAU

● Eliane BRAULT, **La Franc-Maçonnerie et l'Emancipation des Femmes. Du même auteur : Psychanalyse de l'Initiation Maçonnique** (Dervy, Editeur, 1, rue de Savoie, 75 - Paris 6e) L'ex. 16 F.

Si les femmes ont peur de la Franc-Maçonnerie, la Franc-Maçonnerie a encore plus peur des femmes, a écrit Léon RICHER en 1879...

Ce à quoi le Frère RAGON qui ne craint pas de faire remonter les origines de la Franc-Maçonnerie aux premiers âges de l'humanité a répondu :

Si notre père Adam tint Loge ce ne put être qu'avec sa femme !

Mais les Maçonnes subtiles ont ajouté, que l'esprit malin de la Genèse s'étant d'abord adressé à Eve pour lui faire goûter les fruits de l'arbre de la Science... Ce fut évidemment elle, qui fut la première Initiée qui initia ensuite Adam...

Quelle que soit la valeur de cette référence Biblique, le rôle de la Franc-Maçonnerie dans l'émancipation des femmes est sinon inconnu, du moins mal connu...

Ce livre qui est une réédition, à laquelle de nouveaux chapitres ont été ajoutés, et qui s'efforce de dissiper bien des confusions, de rechercher les faits dont l'existence apparaît surtout dans la publicité que lui ont faite ses détracteurs.

Il remplit une lacune dans les publications qui ont pour but de connaître la Franc-Maçonnerie.

● SEDIR, **Méditations pour chaque semaine,** Bibliothèque des Amitiés Spirituelles, 5, rue de Savoie, Paris (6e).

Extrait de l'avant-propos de l'auteur :

Le principe de nos progrès ne réside ni dans l'intelligence, ni dans l'instinct, mais dans cette âme affective, dans ce cœur spirituel qui renferme le foyer du moi, le foyer volitif, et où aboutit le rayon de notre âme éternelle.

La vie animique se manifeste par les passions. Celles-ci se réduisent à l'amour et à la haine. Quoi qu'en disent certaines ascétiques orientales, il ne faut pas les tuer, car tout est préférable à l'inertie. Il faut les arracher du sol de l'égoïsme ; il faut les sublimiser, les transmuer, les restituer à leur état surnaturel, en Dieu, le pur Amour. Cela ne s'obtient que par une imitation effective du Verbe Jésus. Il faut se sculpter soi-même à la ressemblance de ce modèle, les yeux sans cesse fixés sur Lui, les mains sans cesse actives à œuvrer selon Lui.

Tous les livres de pratique religieuse pourraient s'intituler des « Imitations de Jésus-Christ ». On m'excusera d'en avoir écrit une de plus ; je l'ai faite la plus courte possible et seulement pour obéir au vœu d'amitiés que je crois trop indulgentes. Voici comment s'en servir.

Chaque matin, après la première prière, qu'on se replonge dans la surnaturelle ignorance de la foi et qu'on redemande à Dieu Sa Vérité. Puis, qu'on lise une de ces pages soigneusement, ardemment, dans le silence interne le plus profond. Que ces « lectures » deviennent vite des « contemplations » ; que le cœur y prenne la place de l'intelligence ; que l'on tâche d'aimer au lieu de comprendre. Ensuite, qu'on s'engage à l'observance qui termine chaque article. Puis, qu'on fasse un plan rapide de la journée. Le tout ne doit pas prendre plus d'un quart d'heure.

Car la vie du vrai disciple est active, non pas contemplative ; pratique, non pas théorique.

Ces thèmes sont disposés par séries de quatre : dans chaque série, une méditation sur un aspect de la vie du Christ (les N°s 1, 5, 9, 13, etc.) est commentée par trois méditations sur la vie morale du disciple, se rapportant toutes trois à la première. De la sorte on peut réaliser, toutes les quatre semaines, une synthèse partielle (...).

Evidemment, ce petit livre ne supplée ni à la prière, ni aux actes charitables, ni à la résistance aux tentations, ni aux conseils d'hommes éclairés ; ce n'est qu'un moyen entre tous ; mais, parce que son emploi intensif procure la connaissance de soi, parce que le plus grand obstacle à notre perfection, c'est justement nous-mêmes, ce moyen peut devenir efficace au-delà de nos espérances.



A NOS FIDELES LECTEURS ET AMIS

Si vous ne l'avez déjà fait
Souscrivez votre réabonnement
pour 1968

Pour l'année 1968 — 1 numéro par trimestre :

Abt. normal	**15 F**	**— Etranger**	**18 F**
Sous pli fermé :			
France	**18 F**	**— Etranger**	**20 F**

Versements par chèque bancaire, mandat-poste ou virement postal au compte n° 17 144 83 — PARIS, à l'ordre de :

ORDRE MARTINISTE - Revue « L'INITIATION »
46, Boulevard Montparnasse — 75 - Paris (15e)

CHANGEMENT D'ADRESSE

Dans un but de simplification et d'accélération des envois de la revue, il est demandé à ceux de nos abonnés qui ont changé ou qui changent de domicile de bien vouloir retourner directement au Secrétariat de la Revue, 46, Bld Montparnasse à Paris, l'enveloppe ayant contenu le dernier numéro de la revue. L'ancienne adresse imprimée sur ladite enveloppe devra être barrée et la nouvelle devra être inscrite au-dessus. Cette documentation (ancienne et nouvelle adresse) est indispensable à la Maison qui assure le routage de la revue.

D'autre part, quel que soit le moyen utilisé pour faire connaître votre changement d'adresse, il vous est demandé de bien vouloir joindre la somme de 0,90 F (timbres ou coupon) pour frais d'établissement d'une nouvelle plaque.

Merci pour votre aide !